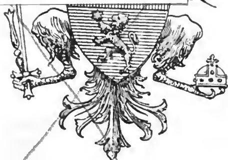
PALLI

CA·
ALLI·





MÉMOIRES

D'UN

POLICHINELLE

PAR

Madame Eugénie Foa.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

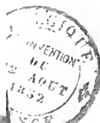
HAUMAN ET Ce.

1840

MÉMOIRES

D'UN

POLICHINELLE.



IMP. DE HAUMAN ET Ce. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, n° 8.





MÉMOIRES

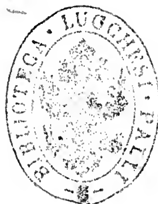
D'UN

POLICHINELLE

PAR

Madame Eugénie Foa.





BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET C°.

1840



CHAPITRE PREMIER.

LE TRENTE ET UN DÉCEMBRE 1838.

Il était cinq heures du soir, il ventait horriblement, et, s'il ne neigeait plus, il avait neigé toute la journée, de sorte que la terre était couverte d'un tapis aussi blanc et aussi moelleux que froid et dangereux pour les rhumes de cerveau.

A cette heure de la journée où tout le monde sait qu'à cette époque il fait nuit, un domestique à livrée fort âgé, et un en-

fant de dix ans à peu près, arpentaient les Champs-Élysées, en venant de l'arc de triomphe de l'Étoile et se dirigeant vers les Tuileries.

—Quand les enfants ont quelque chose dans la tête,... murmurait le vieux serviteur en grelottant.

—Et deux napoléons dans leur poche, répondit l'enfant en riant, — ils vont chez Giroux acheter un pantin.

—Avouez au moins que vous auriez pu attendre à demain, monsieur Jules.

Jules dit d'un ton sentencieux : — Un sage a dit : Ne renvoie jamais à demain ce que tu peux faire aujourd'hui... Hâte donc le pas, mon pauvre Toussaint.

— Les enfants d'au jour d'aujourd'hui ont réponse à tout, dit Toussaint, souriant malgré lui.

—Un beau pantin de chez Giroux, disait Jules marchant en sautant.

—Si c'était au moins un polichinelle..., reprit le vieux serviteur; en voici un qui

va ouvrir sa boutique. Et Toussaint désignait une guérite carrée recouverte d'un vieux pan de tapisserie sur laquelle on distinguait encore le bras d'un Romain, la jambe d'une Troyenne, un casque et la roue d'un char, tous cousus à côté les uns des autres. La partie supérieure de cette guérite offrait sur une de ses faces une ouverture carrée sur laquelle retombait une toile représentant une ville entière avec ses clochers, ses édifices, et un soleil orné de cette devise : *Il luit pour tout le monde.*

—Oh! quel bonheur! arrêtons-nous un moment, Toussaint, dit Jules.

—Pour ça, monsieur Jules, je ne m'y oppose pas; car j'adore le spectacle, moi, dit Toussaint.

—Tous les spectacles, Toussaint?

—Tous, monsieur Jules; mais plus particulièrement celui de monsieur Polichinelle, où au moins toujours le crime est puni et la vertu récompensée.

—Chut ! ça commence, lui dit Jules.

Effectivement la toile se levait.



CHAPITRE II.

Polichinelle, le Cabaretier, sa Femme, le Commissaire, le Gendarme, le Bourreau et le Diable.

Drame en deux actes et en prose.

La toile se lève ; le théâtre représente des promenades délicieuses, des jardins avec des jets d'eau; sur le côté droit de la scène on voit un cabaret avec cette enseigne : au bon lapin !

Tout à coup, du fond de la salle part un cri perçant, strident et étrange; c'est la voix de Polichinelle, et qu'on ne s'y trompe pas, Poli-

chinelle a une voix qui n'appartient à personne, qui n'est qu'à lui, et la preuve, mes enfants, c'est que souvent vous avez entendu votre papa, votre maman ou votre bonne, dire : *Ce monsieur a une voix de Polichinelle.* Or, si Polichinelle n'avait pas une voix, on ne dirait pas ça.

SCÈNE I.

POLICHINELLE

(entrant en scène).

Rouic... ic... ic... ic. bi bi bi. Rouic qui, qui, qui, qui. Bi, bi, bi, bi, bi, bi, bi, bi, etc., etc.

(Il chante ces paroles sur l'air : *Malbrouck s'en va-t-en guerre.*)

SCÈNE II.

POLICHINELLE, LE CABARETIER.

LE CABARETIER

(salue Polichinelle).

Bonjour, monsieur Polichinelle.

POLICHINELLE
(lui donne un coup de bâton).

Rouic, quic, quic, ic...

LE CABARETIER
(salue).

J'ai l'honneur de saluer M. Polichinelle.

POLICHINELLE
(lui donne un second coup de bâton).

Rouic... ic... ic.

LE CABARETIER

(en colère s'élance sur Polichinelle, lui saisit son bâton, et se met à frapper; mais celui-ci esquive le coup. Quand le cabaretier frappe à droite, Polichinelle est à gauche qui rit et crie : Rouic... quic... quic... Quand le cabaretier frappe à gauche, Polichinelle est à droite, qui lui fait les cornes; enfin Polichinelle impatienté ressaisit le bâton et frappe le cabaretier avec une telle furie, que le cabaretier tombe mort; Polichinelle recommence son Rouic... quic... quic... sur l'air de : *La victoire est à moi !*)

SCÈNE III.

POLICHINELLE, LE CABARETIER MORT, SA FEMME.

LA FEMME.

Monsieur Polichinelle, pourriez-vous me donner des nouvelles de mon petit mari ?

POLICHINELLE
(lui donne un coup de bâton).

Voilà pour ton petit mari.

LA FEMME.

Fi donc, monsieur Polichinelle, pour un homme qui a reçu de l'éducation...

POLICHINELLE
(l'interrompant avec un autre coup de bâton).

Voilà pour ton éducation.

LA FEMME
(aperçoit son mari mort, et se jette sur son corps en poussant des cris lamentables).

Mon petit mari, mon Giblotin, reviens à la vie, c'est ton épouse, ton Éléonore,

la mère de tes moutards, qui t'appelle, entends ma voix... Oh ! là ! là! là...— Qui mettra les chats en gibelotte désormais, si tu n'es plus, mon petit mari... ?

Le cabaretier, qui est mort, ne répond rien; son épouse désolée le prend dans ses bras et rentre avec lui dans le cabaret à l'enseigne du BON LAPIN.

SCÈNE IV.

POLICHINELLE, (*seul.*)

Il chante son Rouic... quic... en se promenant sur la scène, son redoutable bâton à la main.

SCÈNE V.

POLICHINELLE, LE COMMISSAIRE (avec l'écharpe tricolore et une superbe paire de moustaches).

LE COMMISSAIRE.

Bonjour, monsieur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Qui diable êtes-vous ?

LE COMMISSAIRE.

Vous ne me connaissez pas ?

POLICHINELLE.

Ni envie de vous connaître.

LE COMMISSAIRE.

Il faudrait pourtant que nous fassions connaissance ensemble, car vous avez tué je ne sais combien de personnes.

POLICHINELLE.

Si vous ne le savez pas, il faut aller l'apprendre.

LE COMMISSAIRE.

D'abord, qui est-ce qui a tué l'homme d'en face ?

POLICHINELLE.

Qu'est-ce que cela vous fait? Cela ne vous regarde pas.

LE COMMISSAIRE.

Je veux savoir qui a tué cet homme d'en face.

POLICHINELLE.

C'est moi! eh bien; après, êtes-vous content?

LE COMMISSAIRE.

Alors tu vas aller en prison, et tu seras pendu.

POLICHINELLE.

Je n'irai pas.

LE COMMISSAIRE.

Tu iras.

POLICHINELLE.

Pourquoi irais-je?

LE COMMISSAIRE.

Parce que tu as tué le cabaretier.

POLICHINELLE.

Qui vous l'a dit?

LE COMMISSAIRE.

Toi.

POLICHINELLE.

Moi?

LE COMMISSAIRE.

Oui, toi.

POLICHINELLE.

Et vous l'avez cru?

LE COMMISSAIRE.

Sans doute.

POLICHINELLE.

Vous êtes un fameux Nicodème, de croire ainsi tout ce qu'on vous dit; je l'ai dit pour rire.

LE COMMISSAIRE.

Chansons que tout cela!

POLICHINELLE.

Ah! vous voulez des chansons? Aimez-vous cet air-là ?

(Il lui donne des coups de bâton.)

LE COMMISSAIRE.

(se sauvant et toujours poursuivi par Polichinelle qui tape sans relâche).

Au meurtre ! au meurtre ! à l'assassin ! au voleur ! au feu !

POLICHINELLE.

Ah ! vous aimez les chansons ; j'en sais sur tous les tons, sur le haut, et sur le bas ton...

(Le commissaire parvient à trouver la porte, et se sauve.)

SCÈNE VI.

POLICHINELLE seul ; un moment après LE GENDARME.

POLICHINELLE.

Rouic... qui... qui... ic...

LE GENDARME.

Quel bruit vous faites, monsieur Polichinelle !

POLICHINELLE.

Je suis fâché que cela vous déplaise; à moi, ça me plaît.

LE GENDARME.

Je suis le gendarme!

POLICHINELLE.

Qui est-ce qui vous dit le contraire?

LE GENDARME.

Et je viens pour vous conduire dans une demeure où vous serez en sûreté.

POLICHINELLE.

Merci, je n'ai pas donné congé chez moi.

LE GENDARME.

Soyez tranquille, monsieur Polichinelle; là où je vais vous conduire, vous n'aurez pas de loyer à payer.

POLICHINELLE.

Vous êtes un plaisant personnage! Est-ce que j'en paye jamais?

LE GENDARME.

Assez causé, et marchez.

POLICHINELLE.

Et si j'aime mieux causer que marcher?

LE GENDARME.

Alors je vais vous faire causer sur un autre ton.

POLICHINELLE.

Aimez-vous celui-ci?... Rouic... qui... qui... ic...

(Il donne des coups de bâton au gendarme qui appelle; trois autres gendarmes arrivent, se jettent sur Polichinelle, lui arrachent son bâton, le garrottent et l'emmènent. Polichinelle fait entendre un Rouic... désespéré.)

ACTE II.

SCÈNE I.

La toile se lève; on voit une prison et Polichinelle en prison. Le bourreau, avec la mine rébarbative, arrive; il porte une potence garnie d'une corde à nœuds, qu'il plante sur la scène, puis il va ouvrir la porte de la prison de Polichinelle.

LE BOURREAU, POLICHINELLE.

LE BOURREAU.

Bonjour, monsieur Polichinelle, comment vous portez-vous?

POLICHINELLE
(tremblant).

Bien, monsieur, et vous-même?

LE BOURREAU.

Eh!... ça ne va pas mal, monsieur Polichinelle; l'appétit est bon.

POLICHINELLE.

Madame votre épouse se porte-t-elle bien ?

LE BOURREAU.

Très-bien.

POLICHINELLE.

Et vos enfants ?

LE BOURREAU.

Parfaitement, à l'exception de mon dernier qui fait les dents, de mon aîné qui a la coqueluche, de mon second qui s'est cassé hier la jambe, et de mon troisième qui se meurt d'une indigestion de galette.

POLICHINELLE.

Et les autres ?

LE BOURREAU.

Je n'en ai pas d'autres.

POLICHINELLE.

Tout cela me fait bien plaisir et redouble l'estime que je vous porte.

LE BOURREAU.

Moi aussi je vous estime certes beaucoup, mais faites-moi donc le plaisir d'avancer un peu, monsieur Polichinelle; nous avons une petite affaire à terminer ensemble.

POLICHINELLE.

Je n'aime pas les affaires, parlez-en à mon épouse.

LE BOURREAU.

Celle-ci vous concerne un peu particulièrement, venez donc prendre l'air.

POLICHINELLE.

J'ai peur des rhumes.

LE BOURREAU.

Celui-ci ne vous enrhumera pas... approchez donc.

(Voyant que Polichinelle ne vient pas, le bourreau va le chercher dans sa prison et le force à venir sur le devant de la scène.)

POLICHINELLE
(affectant une gaieté bien éloignée de son cœur).

Rouic... qui... qui... ic.

LE BOURREAU.

A nous deux, maintenant; mon cher monsieur Polichinelle, vous allez me faire l'amitié de passer votre tête dans ce nœud !... Quel beau nœud ! Est-il fait assez proprement.

POLICHINELLE.

Et après ?...

LE BOURREAU.

Après, je le serrerai très-proprement encore.

POLICHINELLE.

Et après ?...

LE BOURREAU.

Et après ?... Dame ! vous serez étranglé, mon cher monsieur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Et très-proprement aussi, je le suppose?

LE BOURREAU.

De cela je m'en flatte; ...allons, monsieur Polichinelle, faites les choses de bonne grâce, et mettez votre tête là !

POLICHINELLE.

Voyons, ne me *cauchemardez* pas davantage, mon bon ami; quand je vous dis que je ne vous comprends pas!

LE BOURREAU
(ouvrant le nœud).

Passez votre tête là, monsieur Polichinelle!

POLICHINELLE
(mettant la tête à droite du nœud).

Là?

LE BOURREAU
(montrant toujours l'ouverture).

Non, là !

POLICHINELLE
(mettant la tête à gauche du nœud.)

Alors là ?

LE BOURREAU.

Eh non! c'est pourtant bien facile ce que je vous dis, monsieur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Pas si facile, puisque je ne comprends pas; si c'est si facile, faites-le vous-même!

LE BOURREAU
(avec candeur et bonhomie).

Je ne demande pas mieux : tenez, vous voyez bien cette boucle faite avec la corde? On met, comme cela, la tête dedans.

(Il passe la tête dans la boucle.)

POLICHINELLE
(serrant le nœud).

Et on serre le nœud, je comprends parfaitement maintenant, et puis vous

êtes étranglé ; bonsoir la compagnie. Rouic... qui... qui... ic... Rouic... qui... Rui... ic...

(Il saute, il dànse sur le corps du bourreau étranglé).

SCÈNE II ET DERNIÈRE.

POLICHINELLE; UN INCONNU, avec une langue de feu, les pieds et les mains fourchus).

L'INCONNU
(saluant).

Bonjour, monsieur Polichinelle !

POLICHINELLE
(gaiement).

J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur...

L'INCONNU.

Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, monsieur Polichinelle?

POLICHINELLE.

Ça me serait un peu difficile, monsieur, puisque je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

L'INCONNU.

Je suis le Diable, monsieur.

POLICHINELLE.

Enchanté de faire votre connaissance, monsieur, ... qu'y a-t-il pour votre service?

LE DIABLE.

Monsieur, vous avez tué beaucoup de monde.

POLICHINELLE.

Si je les avais tous tués, ce serait la fin du monde, monsieur.

LE DIABLE.

N'avez-vous rien à vous reprocher, monsieur Polichinelle?

POLICHINELLE.

Rien, monsieur le Diable, pas la plus petite chose, je vous assure.

LE DIABLE.

On dit pourtant que vous avez tué le cabaretier d'en face...

POLICHINELLE.

Bast, monsieur, une plaisanterie... mauvaise, je l'avoue, mais qui enfin, après tout, ne vaut pas la peine de faire du chagrin à un honnête homme pour une misère comme celle-là.

LE DIABLE.

Vous avez battu sa femme...

POLICHINELLE.

Une femme battue, monsieur le Diable, vous le savez, il y a toujours plus de bruit que de mal.

LE DIABLE.

Oui, mais vous avez tué un commissaire avec votre bâton.

POLICHINELLE.

Je vous livre le bâton, monsieur.

LE DIABLE.

De plus vous avez encore étranglé le bourreau.

POLICHINELLE.

Ah ! ça c'était son état.

LE DIABLE.

Son état était d'étrangler les autres, et non d'être étranglé, monsieur Polichinelle.

POLICHINELLE.

Ça s'appelle jouer sur les mots, monsieur le Diable; et pourvu qu'il y eût quelqu'un d'étranglé, c'était tout ce que voulait la police.

LE DIABLE.

Enfin, monsieur Polichinelle, vous ne pouvez pas vous le dissimuler, vous êtes un assassin.

POLICHINELLE.

C'est vrai, monsieur le Diable.

LE DIABLE.

Vous êtes un voleur, un menteur, un gourmand, un débauché, un ivrogne, un tapageur, un émeutier.

POLICHINELLE
(en soupirant).

C'est vrai, monsieur le Diable; que voulez-vous? L'homme n'est pas parfait, Polichinelle non plus.

LE DIABLE.

Faites vos adieux à ce monde, monsieur Polichinelle, je viens pour vous emporter.

POLICHINELLE.

Votre courtoisie me plaît infiniment, monsieur le Diable, mais je me trouve bien où je suis, et j'y reste.

LE DIABLE.

Désolé de vous contrarier, mais je suis chargé de vous conduire en enfer.

POLICHINELLE.

Bernique! il y fait trop chaud.

LE DIABLE.

Vous y serez en ma compagnie, et en celle d'autres diables de ma famille, tous charmés ainsi que moi de faire votre connaissance.

POLICHINELLE.

Ah çà, voulez-vous bien me laisser tranquille, et ne pas me *cauchemarder* plus longtemps? Tenez, voilà pour vous (il lui donne un coup de bâton sur la tête, le diable ne remue pas), voilà pour votre père, voilà pour votre mère, voilà pour vos frères, voilà pour vos sœurs, voilà pour vos oncles, voilà pour vos tantes, voilà pour vos cousins, voilà pour vos cousines, voilà pour toute votre famille.

(Le diable reçoit tous les coups de bâton sans

sourciller, puis il profite d'un moment où Polichinelle reprend haleine, pour se jeter sur lui, lui arracher son bâton, et de sa main de feu saisissant celle de Polichinelle, il l'entraîne au fin fond des enfers.)

CHAPITRE III.

Commencement des Mémoires de Polichinelle.

La toile venait de se baisser, et j'attendais dans les bras du diable que mon maître vînt me prendre dans les siens, pour me conduire à la foule toujours charmée de mes lazzi, et recevoir les embrassements des petits garçons et des petites filles; mais bernique! mon maître avait

changé de gamme et chantait sur un autre ton.

— Quelle recette, mon pauvre polichinelle, me dit-il en sanglotant et en me montrant le plat , où deux sous couraient les uns à la file des autres, — quelle recette !... Et mon père qui est à Orléans, qui se meurt et qui, faute de trente francs qu'il me faut pour faire la route, mourra sans avoir la consolation d'embrasser son fils pour la dernière fois... Oh ! l'affreuse chose que la misère... Si je savais où trouver ces trente francs!... Mon Dieu, indiquez-moi un moyen de les gagner honnêtement... Trente francs pour aller embrasser mon père et recevoir sa sainte bénédiction... Oh! mon père, mon pauvre père! qui vous fermera les yeux?... Malheureux, malheureux Gaboulard !

Mon maître en était là de ses plaintes gémissantes et de ses larmes, lorque le pan de tapisserie se souleva, et deux personnes parurent; c'étaient deux de mes specta-

teurs : je les reconnus aussitôt, d'abord, parce que c'étaient les deux seuls que j'avais eus ce soir-là, puis parce que Jules Delord et son vieux domestique, Toussaint, étaient mes plus anciennes connaissances et les plus fidèles adorateurs de mon beau et noble talent.

— Pauvre maître de Polichinelle, dit Jules de sa voix douce et pure, qu'avez-vous à pleurer ?

Mon maître y répondit en racontant son histoire, et en amplifiant tellement sa douleur et les remords de ne pas pouvoir aller embrasser son père à son lit de mort, que deux larmes surgirent dans les beaux yeux bleus de l'enfant.

— Tenez, dit-il avec cette spontanéité qui naît d'une belle âme ; allez chercher la bénédiction de votre père ; j'en ai un, et s'il était malade loin de moi, j'en aurais tant de chagrin que je comprends parfaitement le vôtre et que je m'en voudrais toute ma vie de ne vous avoir pas consolé.

Disant ces mots, l'aimable enfant tira de sa poche deux napoléons qu'il mit dans les mains de mon maître.

— Y pensez-vous, monsieur Jules? interrompit le vieux Toussaint ; — donner à cet homme ce que votre grand'mère vous a donné pour acheter un beau pantin pour vos étrennes !

— Eh bien ! je me passerai de pantin, répondit l'aimable enfant, et cela avec plus de facilité que ce brave homme ne peut se passer d'aller embrasser son père... On voit bien que depuis longtemps tu n'as plus de père, Toussaint.

— Oh ! noble et généreux enfant, dit mon maître en empochant l'argent, le bon Dieu vous rendra un jour ce que vous faites pour Gaboulard ; mais, en attendant, et puisque vous vous privez d'un pantin pour moi, je veux me priver pour vous de bien mieux qu'un pantin... de mon fidèle ami, du compagnon de ma misère, de celui qui l'adoucissait, qui ne se con-

tentait pas seulement de partager le pain de l'amitié avec moi, qui me le donnait tout entier... de mon polichinelle, enfin...

— Pièce rare et curieuse à mettre en comparaison d'un pantin de chez Giroux ! répliqua Toussaint. — Un méchant polichinelle sans dents, dont l'œil est éraillé, le nez cassé, la joue salie, et l'or de son costume noirci...

Peu ému de cette attaque sur mon physique, je m'avançai vers Jules et me mis moi-même dans ses mains.

— Oh ! mon cher Polichinelle, me dit Jules heureux, toi que j'aime de si bon cœur, toi qui m'as tant fait rire, toi pour lequel j'ai été si souvent mis en pénitence par M. Morin, parce que j'étais toujours le dernier arrivé en classe, toi qui m'as fait manger tant de pain sec chez mon père, parce que, pour te voir, pour t'entendre, j'arrivais toujours après que tout le monde avait dîné, tu es à moi, je te possède... Viens... rentrons.

Et dans sa joie de me posséder, Jules me serrait sur son cœur, à me briser, je n'ose dire à m'étouffer, et m'emporta en courant vers la maison paternelle.

Hélas! je jetais encore un dernier regard sur le pan de tapisserie derrière laquelle j'apercevais mon maître qui, comme le Jean de La Fontaine, pleurait d'un œil et riait de l'autre: l'œil qui me suivait était humide, pendant que l'autre, fixé sur les deux pièces d'or qui reluisaient dans sa main, respirait le bonheur... Même bientôt, et avant que j'eusse tout à fait disparu... Oh! instabilité des choses humaines! les deux yeux à l'unisson, l'un consolant l'autre, ne regardaient plus que l'or.



de l'amour maternel le plus prononcé.

— Ce qui ne l'empêchera pas d'avoir un beau pantin, ajouta la grand'mère; ainsi, jette ton polichinelle au feu, Jules!...

—Jeter mon polichinelle au feu!... interrompit Jules avec une indignation qui me charma; non que je ne craignisse un peu l'action du feu sur mon être essentiellement fragile et combustible, mais parce que cela prouvait combien mon nouveau maître et moi nous étions faits pour nous entendre.

Puis cet enfant de neuf ans, exalté sans doute par la conviction où il était de mon importance, se grandit, pour ainsi dire, en ajoutant: — Mais vous ne connaissez donc pas Polichinelle, ma grand'mère?

— Peu, répondit sèchement la grand'-mère.

— Vous ne vous êtes donc jamais arrêtée des heures entières devant son théâtre, oubliant là, soit le soleil qui vous brûle la tête, soit la pluie qui vous mouille

jusqu'aux os, soit le vent, soit la neige...

— Non !... dit encore la grand'mère.

— Que je vous plains ! dit Jules d'une voix si piteuse que ses grands parents éclatèrent de rire.

Il reprit avec un sérieux devant lequel disparaissait son jeune âge : — Que je vous plains!... oui... vous ne connaissez pas Polichinelle.

— Et qui est-ce qui connaît Polichinelle, si ce ne sont les bonnes d'enfants, les enfants, les Savoyards et les Jean-Jean? lui fit observer sa mère.

Jules allait répondre très-vivement, mais le respect qu'il devait à ses parents le contint. Avec ce calme qui naît de la supériorité, et cet accent de sensibilité grave qui vient d'un cœur blessé, Jules répondit :

— Connaissez-vous M. Charles Nodier?

— Qu'a de commun M. Charles Nodier avec Polichinelle?

— M. Charles Nodier estimait beaucoup Polichinelle, et si vous aviez lu son ar-

ticle dans les *Cent-et-Un* (1), vous verriez avec quelle manière respectueuse et touchante il parle de cet être que vous méconnaissez... Un homme comme monsieur Charles Nodier qui dit :

« Polichinelle est un de ces person-
« nages tout en dehors de la vie privée,
« qu'on ne peut juger que par leur exté-
« rieur, et sur lequel on se compose, par
« conséquent, des opinions plus ou moins
« hasardées, à défaut d'avoir pénétré dans
« l'intimité de leurs habitudes domesti-
« ques. C'est une fatalité attachée à la
« haute destinée de Polichinelle... Il n'y
« a point de grandeur humaine qui n'ait
« ses compensations... »

— Et plus loin (2), écoutez toujours, je vous prie, ce n'est pas moi qui parle, c'est M. Charles Nodier.

« Pour exercer à ce point l'incalculable

(1) Édit. Hauman et Cᵉ, t. II, p. 127.
(2) Ibid., p. 133.

« influence qui s'attache au nom de *Poli-*
« *chinelle,* il ne s'agissait pas de réunir
« le génie presque créateur des Hermès
« et des Orphée, l'aventureuse témérité
« d'Alexandre et l'universalité de M. Ja-
« cotot; — il fallait être *doué*, dans le
« sens que la féerie attribue à ce mot,
« c'est-à-dire pourvu d'une multitude de
« facultés de choix, propres à composer
« une de ces individualités toutes-puis-
« santes qui n'ont qu'à se montrer pour
« subjuguer les nations; il fallait avoir
« reçu de la nature le galbe heureux et
« riant qui entraîne tous les cœurs, l'ac-
« cent qui parvient à l'âme, le geste qui
« lie et le regard qui fascine. — Je n'ai
« pas besoin de dire que tout cela se trouve
« en Polichinelle... »

— Quelle heureuse mémoire!... dit madame Delord.

— Je sais tout l'article par cœur, et si vous voulez, maman,... dit Jules.

— Nous le savons tous aussi, répondit M. Delord; j'aime et j'estime comme toi Polichinelle, mais je désirerais qu'au lieu de t'arrêter des journées entières à l'entendre, tu fisses d'abord tes classes...

— Bayle, le fameux Bayle, le grand philosophe Bayle, restait aussi des journées devant Polichinelle... murmura Jules assez haut pour être entendu de tout le monde.

— Bayle avait fait ses classes, lui dit M. Delord.

Jules reprit, sans avoir eu l'air d'entendre l'observation de son père : — M. Henri de Latouche, dont tu m'as fait voir la jolie campagne à la Vallée au Loup, M. Henri de Latouche a passé des journées aussi à écouter Polichinelle.

— Lui aussi avait fait ses classes; ce que ses ouvrages charmants attestent, lui répondit encore son père.

— Et je ne peux pas citer, continua Jules, tous ceux qui ont aimé Polichinelle et qui l'aiment encore.

L'annonce du dîner interrompit ce colloque, heureusement pour ma modestie qui souffrait beaucoup, je vous l'avoue, de m'entendre louer en face, et citer tant de noms honorables, admirateurs de mon individu.

CHAPITRE V.

On donne à Polichinelle pour camarade un pantin.

Pour aller. dîner, Jules m'avait posé sur un canapé où bientôt je me trouvai en compagnie d'un superbe pantin, quė la grand'mère avait envoyé acheter. Elle tenait, la bonne femme, à ce que son petit-fils eût absolument un pantin.

Jė ne puis vous dire le regard de mépris

que le pantin jeta sur moi, à son entrée au salon. Le pantin était flambant, je suis forcé de vous l'avouer : son costume éblouissant de richesses et de couleurs vives écrasait la pauvreté du mien sans nul doute; et je lui aurais pardonné ce sentiment de vanité frivole, si je n'eusse compris qu'il était aussi fier de son brillant costume que de sa taille droite et dégingandée, que de son visage sans aucune espèce de protubérance : il avait le nez très-camard et les pieds chaussés dans de très-petits souliers.

Cela me faisait de la peine, et j'allais peut-être lancer quelques traits piquants sur ce svelte et élégant individu, lorsque ma générosité naturelle l'emporta : je pensai d'abord que la vanité devait avoir éteint chez lui tout esprit, et qu'il ne serait pas de force à me répondre, et puis que j'allais être bien vengé de ces airs impertinents par la considération dont les personnes de cette maison, qui reconnais-

saient ma supériorité, allaient user à mon égard : je m'apprêtais même à lui tendre une main secourable, à l'aider de mon crédit, à le maintenir enfin convenablement auprès de moi, lorsque la famille sortit de table et passa au salon.

Une joyeuse exclamation de Jules partit en approchant du canapé où nous étions : je croyais que c'était de plaisir de me revoir, lorsque ces mots, en m'ôtant mes dernières illusions, vinrent me déchirer le cœur.

—Quel beau pantin ! quel beau pantin ! les belles étrennes, maman !

Et, sans me regarder, sans me voir même, Jules prit le pantin qu'il éleva en triomphe en l'air.

—Il n'était pas juste, lui dit sa grand' mère, que pour avoir fait une bonne action, tu te trouvasses privé d'un beau joujou.

—Ah ! je suis bien heureux ! dit Jules, admirant son pantin.

—J'espère qu'il vaut bien ton polichinelle! lui dit sa mère.

—Oh! mon pantin est bien plus beau, répondit l'ingrat enfant, qui ne fit plus attention à moi du reste de la soirée.

Mon âme était navrée. Ainsi, me disais-je, les beaux habillements l'emporteront donc toujours sur le mérite!... Moi, Polichinelle, le grand Polichinelle, me voir laisser de côté, pour un pantin! un vil pantin!... Allons, Polichinelle, du courage, mon ami! On ne peut pas avoir deux moments heureux dans la journée : tout à l'heure, on a fait souffrir ta modestie; à présent, c'est ton orgueil : la souffrance, c'est la vie... Souffrons et vivons!

Au milieu de ces réflexions philosophiques, on m'emporta dans la chambre aux joujoux, où je passai la nuit en compagnie d'un cheval à bascule, d'un ménage complet en fer-blanc, d'un fourniment d'artilleur, d'un canon de fonte et d'une compagnie de soldats en plomb.

Le pantin n'avait pas quitté son maître: il avait couché sur un beau fauteuil, auprès du lit de Jules.

Le lendemain, tous les enfants de la maison reçurent leurs étrennes. Après le plaisir de les recevoir, il n'y en a pas de plus grand que celui de les montrer : or tous accoururent chez Jules, leurs étrennes à la main; qui, de beaux livres reliés magnifiquement; qui, un loto des plus élégants; qui, un berger avec sa houlette; qui, un grand cheval de bois; qui, une charrette de blanchisseuse; qui, une montre, ou une épingle, ou un habit neuf; enfin, c'était une joie, un bruit, un brouhaha extraordinaire. Au milieu de tous ces petits garçons, Marie, la sœur de Jules, s'avança d'un air morne et triste.

—On ne me traite pas en enfant, moi, dit-elle les larmes aux yeux; on ne me donne pas de joujoux.

Dans le fait, toutes ses étrennes avaient

été utiles; on ne pouvait pas jouer avec, on ne pouvait que travailler. — C'était un métier avec une tapisserie toute commencée; c'était une boîte à ouvrage, un dé d'or, une charmante paire de ciseaux, une *ménagère* garnie de soie de toutes les couleurs.

—Eh bien! Marie, si tu veux jouer, lui dit son frère, tu feras bien de reprendre la poupée de l'année dernière, mademoiselle Bouboule, que tu avais mise au rebut.

—Je suis trop grande pour jouer à la poupée, répliqua Marie d'un petit ton d'orgueil fort comique.

—Trop grande! Ne dirait-on pas que mademoiselle ma sœur a dix ans comme moi! répondit Jules, en se grandissant sur la pointe de ses pieds.

—Tout le monde sait que les petites filles sont raisonnables avant les petits garçons, répondit Marie d'un air sentencieux, et qu'une demoiselle de sept ans est

déjà une grande demoiselle, tandis qu'un garçon de dix n'est qu'un petit garçon.

— Voyez-vous ça ! dit Jules ; pas moins, Marie, tu voudrais bien avoir beaucoup de joujoux comme moi !... Mais je suis bon frère ; allons, choisis ce que tu voudras, et je te le donnerai.

—Merci ! dit Marie, le cœur gros ; à mon âge, on ne joue plus ; je vais faire quelques points à ma tapisserie.

Et grave et solennelle, Marie alla s'asseoir à son métier, où elle eut la petite satisfaction d'entendre dire à sa mère par les nombreuses personnes qui venaient lui faire visite du jour de l'an : Marie est tout à fait une grande fille, cette année ! elle ne joue plus à la poupée du tout.

— Hélas ! fit Marie en soupirant.

CHAPITRE VI.

L'ennui tue l'homme aussi bien que Polichinelle.

Oh ! mon théâtre en plein vent ! Oh ! mes spectateurs bénins et malins, où êtes-vous ? Hélas ! mes bonnes d'enfants, mes grosses Normandes, mes blanches Flamandes, mes rouges Bourguignonnes, mes naïves Picardes, où êtes-vous ? Où êtes-vous, mes petits enfants, dont les bou-

ches mignonnes se posaient si délicatement sur mon front après la parade, et vous aussi, mes candides Jean-Jean ! si charmés de mes bêtises, riant d'un si gros bon rire à mes lazzi.

Et vous aussi, messieurs tels... et tels... que je n'ose nommer, vous dont la bonhomie ne pouvait égaler que le talent, et dont la simplicité était digne de votre haut génie, pleurez, pleurez, Polichinelle se meurt, l'ennui le tue !

Hélas ! je suis heureux, j'ai chaud en hiver, j'ai frais en été, je fais mes quatre repas, je dors d'un même somme toute la nuit, je devrais engraisser, dites-vous, mais l'ennui n'engraisse que les sots, et je maigris, je maigris à vue d'œil... Hélas! je suis heureux, c'est ce qui fait mon malheur.

Oh ! que j'étais bien plus heureux quand j'étais malheureux ! Je manquais souvent de pain, c'est vrai, mais jamais de gaieté; j'avais froid, j'avais chaud, j'avais faim,

j'avais soif, j'avais sommeil et il m'était défendu de dormir, mais que je rachetais bien ces petites misères humaines, par ce contentement intérieur, par ces troubles déchirants, par ces misères mêmes qui chassent l'ennui.

Demandez à l'homme qui souffre, s'il s'ennuie?

Demandez à l'homme qui a faim, s'il s'ennuie?

Demandez au malheureux s'il s'ennuie?

L'ennui n'est fait que pour les riches, les prédestinés, les favoris de la fortune; l'ennui n'est que pour rendre malheureux les gens heureux!

Oh! misère, misère, ma mie, reviens, reviens chasser l'ennui, la plus grande misère de toutes les misères.

Et puis à l'ennui se joignait le dépit. Seul, méconnu, relégué dans un coin, quelquefois encore, cependant, on m'arrachait à mon apathie; un théâtre s'improvisait dans le salon, et là, devant une

société nombreuse et choisie, on me disait : Allons, Polichinelle, reprends ta verve, ton esprit, ta gaieté et amuse-nous.

Je le voulais, je ne demandais pas mieux ; mais le moyen ?

Aux lazzi qui autrefois faisaient battre de grosses mains rouges, ou de petites mains mignonnes, on applaudissait seulement du bout des doigts ; aux bons mots, qui jadis faisaient éclater autour de moi un gros rire, bien franc et bien net, je voyais sourire du bout des lèvres ; puis j'entendais tout bas, il est vrai, — malheureusement j'ai l'oreille fine ; j'entendais critiquer mes paroles. — C'est drôle, mais c'est bête, disait-on ; comment des gens raisonnables comme nous, madame la comtesse, peuvent-ils s'amuser à de pareilles niaiseries ?

— Et puis Polichinelle ne sait pas sa langue, ajoutait un autre.

— Ne pas savoir sa langue ! — avais-je envie de leur jeter à la face ; moi, qui les

sais toutes ! demandez à M. Charles Nodier ; il l'a dit, il a mieux fait que le dire, il l'a écrit : « *Polichinelle a le don des langues, qui n'a été donné que trois fois : la première fois aux apôtres, la seconde fois à la société Asiatique, et la troisième fois à Polichinelle.* » Polichinelle, c'est moi.

Et quand j'avais achevé ma parade, au lieu de me présenter, comme on le faisait jadis sur mon théâtre en plein vent, à mes joyeux et roses petits enfants, qui tous me regardaient avec plaisir, me montraient du doigt et des yeux à leur bonne en disant : *C'est là Polichinelle*, et m'embrassaient délicatement du bout des lèvres, on me jetait dans un coin, moi, le cabaretier, sa femme, le commissaire, le gendarme, le bourreau, la potence, le diable et le théâtre, tout pêle-mêle.

Oui, j'ai bien vécu, j'ai bien réfléchi ; les enfants sont le meilleur peuple qui existe, un peuple qu'on mène, qu'on amuse et qu'on instruit avec des jouets et du

pain d'épices ; parlez-moi de ce peuple-là, je n'en veux pas d'autre. — Vivent les petits enfants, à bas les grandes personnes !

Quant au pantin, c'était toujours le favori de la maison, on ne voyait que par ses yeux, on n'aimait que lui, on nechoyait que lui ; aux *popo dinettes,* c'était toujours lui qui avait les meilleurs morceaux ; dans la chambre aux joujoux, c'était lui qui avait les meilleures places. Ah ! si j'avais osé, comme avec mon bâton, le bâton qui a assassiné le cabaretier, sa femme, le commissaire, le gendarme et le bourreau, j'aurais eu de plaisir à mettre en capilotade ce dégingandé, ce dandy, ce lion de pantin. Comme je l'aurais rossé ! L'eau m'en vient à la bouche, d'y penser seulement.

Un jour cependant, je crus que mon sort allait changer... Mais ceci mérite bien un chapitre particulier ; passez à la page suivante, mademoiselle, je vous prie.

CHAPITRE VII.

Le grand chagrin d'une petite fille de sept ans.

—Ma sœur, dit un matin Jules à Marie, qu'as-tu fait de ta poupée?

—Oh! mon frère, j'ai un grand chagrin, répondit Marie, et toi qui n'es pas maman, toi qui es un enfant, tu me comprendras, j'espère.

—Si je suis un enfant à dix ans, qu'es-tu donc toi, à sept, petite fille?

—Je t'ai déjà dit, Jules, une chose que tout le monde sait; c'est que les petites filles, n'importe leur âge, sont toujours plus raisonnables que les petits garçons.

—Mais que les grands... Marie.

—Tais-toi donc, Jules, et laissons là l'âge. Allons-nous faire comme grand'maman et mademoiselle Albertine, une cousine à grand'maman, qui se querellent toujours pour ça? — Toi, tu es de 1750, madame Delord. — Eh non, c'est toi, Albertine; moi, je suis de dix... sept... cent... nonante... Parlons raison, parlons poupée.

—Eh bien? dit Jules, en se rapprochant de sa sœur.

—Eh bien! mon frère, dit Marie avec une candeur pleine de tristesse, eh bien! l'année dernière j'étais la petite fille la plus heureuse de la terre, j'avais une belle poupée avec laquelle je jouais du matin jusqu'au soir, que j'habillais,. que je déshabillais, et dont je peignais les longs

cheveux blonds avec mon peigne d'écaille que même, si tu te rappelles, je cassais toujours mon peigne, ce qui faisait fâcher maman... Voilà qu'un jour, je ne sais à propos de quoi, il me prend tout d'un coup une envie, une envie... Ah ! je sais à propos de quoi : ce fut ce bal que maman donna l'année dernière, à la Toussaint. Madame de Vieuxbois y vint avec ses deux filles, Clotilde et Ida... Clotilde qui a quinze ans, tu sais, qui est longue comme un échalas, avec des nœuds roses et des fleurs dans ses cheveux, et Ida qui est de mon âge; Ida me demanda ma poupée et se mit à jouer avec elle dans un coin; Clotilde alla s'asseoir en rang d'oignon avec les grandes personnes... Le bal commença. — Au lieu d'aller avec Ida, je me mis à regarder Clotilde; toutes les femmes lui parlaient, maman comme les autres, et elle répondait; les hommes allaient l'inviter à danser, et elle dansait; enfin, tout le monde s'occupait d'elle, et

personne ne pensait à Ida, ni à moi. — Je proposai à Ida de laisser la poupée et d'aller nous asseoir bien droites et bien roides sur les banquettes; que peut-être aussi les femmes nous parleraient et les hommes nous inviteraient à danser. — Laisse donc me dit Ida, j'aime bien mieux jouer à la poupée que de causer avec les femmes ou de danser avec les hommes. — Je ne puis te dire, Jules, combien je trouvai cette petite fille bête, sotte, niaise; je la plantai là, et j'allai m'asseoir à côté de Clotilde. Au bout d'un moment, ça commençait à m'ennuyer furieusement; mais que je fus bien récompensée de mon ennui, par ces mots que j'entendis prononcer derrière moi : (c'était M. De Lacroix qui s'adressait à maman) —Mon Dieu, que Marie est sage! disait-il; c'est une grande fille maintenant. — Je ne puis te dire, Jules, l'effet que ces paroles produisirent en moi : cela me porta à la tête, comme le jour où mon oncle le capitaine me fit boire un

verre de liqueur, que maman se fâcha tant avec lui. Il me sembla que j'étais grande comme une maison; je méprisais Ida, et je me moquais d'elle, tout haut : — Peut-on jouer à la poupée, disais-je, quand on a sept ans passés?... C'est humiliant... c'est bête, c'est ridicule, enfin. Je ne me rappelle pas tout ce que je dis à ce moment-là; mais j'en dis tant et tant, qu'Ida se mit à pleurer à chaudes larmes; maman ne me gronda pas, mais c'était tout comme; avec son air sérieux, tu sais quand elle est fâchée, elle me dit : Vous avez parfaitement raison, Marie, et puisque vous trouvez si ridicule de jouer à la poupée quand on a, comme vous, atteint l'âge avancé et respectable de sept ans, — je vais serrer *Bouboule* dans une armoire, jusqu'à ce que vous vous trouviez assez enfant pour rejouer avec elle... Tu sens, Jules, qu'on n'aime pas revenir sur ce qu'on a dit... je me suis bien ennuyée depuis; je peux t'avouer cela à toi, Jules,

qui es un enfant, et qui joues encore avec ton pantin et ton polichinelle; — il m'a pris bien souvent des envies de rejouer avec ma poupée. Toutefois, je me consolais; je me disais : Le jour de l'an approche, on m'en redonnera; le jour de l'an est arrivé, et ça a été comme un fait exprès. Je ne sais pas si maman et papa se sont entendus avec la famille, mais pas un joujou, rien que des choses raisonnables, des métiers, des livres... avec ça que je ne sais pas lire... une écritoire pleine d'encre avec des plumes et du papier, ça, ça m'a été assez utile : avec mes plumes et mon encre, j'ai fait des bons hommes sur le papier. — N'importe, j'aurais tout donné de bon cœur pour une poupée de la boutique à cinq sous... mon Dieu oui!

—Mais d'après tout ce que tu me dis là, lui fit observer son frère, si tu allais redemander ta poupée à maman, elle te la redonnerait.

—Je n'ose pas ; maman se moquera de moi ; lui dit Marie.

—Veux-tu que je te dise, Marie : c'est de l'amour-propre mal entendu, reprit son frère... Du reste, comme je ne suis pas plus sage que toi, je n'ai pas envie de te faire de la morale... Si tu veux mes joujoux, prends-les et joue avec, c'est tout ce que je puis faire pour toi.

—Ce sont des joujoux de garçon que tu as, Jules ; ils ne peuvent pas me convenir... Mon Dieu, que je voudrais trouver un prétexte pour demander ma poupée à maman.

—Un prétexte? dit Jules, c'est bien facile : dis que ta poupée s'ennuie dans une armoire, que ça l'étouffe, qu'elle est malade, que le médecin lui ordonne de respirer le grand air.

—Maman la mettra sur la croisée, et ne me la redonnera pas pour jouer.

—Dis... dis... Oh !... la bonne idée, cria Jules en frappant de joie dans ses mains... la bonne idée ! la bonne idée !

—Si tu voulais la dire, au lieu de chanter et sauter par toute la chambre comme un fou, lui dit Marie, l'attrapant par la basque de son gilet pour le faire rester tranquille.

—Écoute, lui dit Jules tout essoufflé et reprenant haleine, — écoute... quand les demoiselles sont vieilles, on les retire de pension et on les marie : — ta poupée est vieille, puisqu'elle a un an; elle est en pension dans l'armoire au linge. — Je me charge d'aller dire aux grands parents le motif pour lequel nous voulons retirer *Bouboule* de la pension, c'est-à-dire de l'armoire au linge.

— Et avec qui la marierons-nous? demanda Marie.

— Avec monsieur Polichinelle, Marie.

— Monsieur Polichinelle est bien ennuyeux, Jules.

— Eh bien! avec M. Pantin, Marie.

—Écoute, Jules, il faut être bons parents, et laisser choisir notre fille; qu'en dis-tu?

— C'est assez mon opinion, dit Jules affectant de prendre une prise de tabac dans une bonbonnière en carton.

— Eh bien, allons prévenir maman! Veux-tu, Jules?

— Allons, Marie... Mais ne va pas si vite, ma sœur; nous sommes de grands parents, il faut marcher convenablement.

Et se donnant le bras, se tenant roides, faisant lentement de longues enjambées, les deux enfants sortirent de la chambre aux joujoux.

Quant à moi, ce que je venais d'entendre m'avait fait assez de plaisir. Si c'est une poupée de bon goût, disais-je, elle me choisira; si c'est une poupée folle et évaporée, elle prendra M. Pantin, et je ne la regretterai pas...

CHAPITRE VIII.

Mademoiselle Bouboule est retirée de pension, c'est-à-dire de l'armoire au linge.

Se tenant toujours sous le bras, les deux enfants arrivèrent ainsi devant leur mère. Madame Delord, assise près de son mari, tricotait une paire de chaussettes en laine, pendant que ce dernier lui lisait tout haut un feuilleton de M. Jules Janin.

— Papa et maman, nous avons à vous parler, dit Jules très-sérieusement.

— Quel ton solennel! dit M. Delord en pliant son journal; il paraît que l'affaire est grave.

— Très-grave, dit Marie, se tenant roide et sans rire.

— Très-grave, répéta Jules, car il s'agit de mariage.

— Est-ce que c'est vous qui allez vous marier? demanda Mme Delord, se pinçant les lèvres pour ne pas rire.

— Nous savons fort bien, maman, dit Jules, que lorsqu'il s'agira de nous marier, ce ne sera pas nous que ça regardera, mais vous... Non, c'est de nos enfants qu'il est question : la poupée de Marie, mademoiselle Bouboule, est demandée en mariage par monsieur Polichinelle et monsieur Pantin; nous venons vous consulter, papa et maman, pour retirer Bouboule de pension, c'est-à-dire, de l'armoire au linge, et préparer le grand salon pour faire une présentation en règle.

— Comment! dit M. Delord, mais l'af-

faire est beaucoup plus grave que je ne le pensais au premier abord. — Marier Mlle Bouboule avec M. Polichinelle ou M. Pantin, c'est une question très-sérieuse et qui intéresse toutes les familles. Demain, c'est le jour des Rois, mes enfants; j'ai invité tous vos petits cousins et petites cousines pour manger en famille le gâteau de la fève : faites décrotter les bottes de vos fiancés, et mettez-leur des gants jaunes, Jules ! Parez la fiancée, Marie ! et je vous réponds que ni les lumières, ni les gâteaux, ni le thé, ni les sirops, ni les confitures ne manqueront à la fête.

— Mais d'abord, il me faudrait la mariée, dit Marie timidement.

— C'est juste, répondit madame Delord, qui se leva, alla à son armoire, l'ouvrit et en tira une grande et grosse poupée qu'elle remit à Marie. — Si tu as besoin de moi comme couturière, ajouta-t-elle en s'adressant à sa fille, préviens-moi avant ce soir.

— Ça n'est pas de refus, répondit Marie, en prenant sa poupée dans ses bras.

— Puisque maman est assez bonne de servir de couturière à Mlle Bouboule, dit Jules à sa sœur, tu devrais bien lui faire faire une belle robe de soie ou de velours avec des volants en guipure, et aussi lui mettre, comme à mademoiselle Clémentine Renaud, un collier en opale, et des boucles d'oreilles de même.

— Oui, dit Marie, pour que M. Polichinelle ou M. Pantin fasse comme mon oncle, le capitaine, à l'égard de cette demoiselle qu'on lui avait proposée pour femme, la semaine dernière : — Fi donc de votre mijaurée ! Je ne veux pas épouser une châsse, qui sera à se miroiter toute la sainte journée, mais bien une bonne femme de ménage ! — Et que ces deux messieurs refusent ma fille; et que ma fille me reste sur les bras : non, non, pas de ça, Lisette !

— Alors, comment voulez-vous qu'elle

soit mise? lui demanda sa mère, en souriant de l'observation de sa fille.

— Tout bonnement, ma petite maman, en pensionnaire, avec une robe montante, une collerette unie et un tablier de soie noire, dit Marie.

— Quant à moi, répliqua Jules, je vais veiller à la toilette de M. Pantin et de M. Polichinelle... Mais, à propos, papa, voilà une chose qui m'embarrasse : — chacun de ces messieurs va faire valoir ses qualités auprès de mademoiselle Bouboule, et je ne saurai les faire parler tous deux, ou du moins, ce sera bien difficile.

— Je me chargerai avec plaisir de Polichinelle, répondit M. Delord ; de cette manière, tu n'auras que M. Pantin à faire parler.

— Vous êtes la bonté même, papa, répondit Jules en embrassant son père; je vais chercher mes fiancés.

En disant ces mots, Jules quitta la chambre de ses parents et vint dans celle

où nous étions, Pantin et moi : Pantin, proprement accroché à un clou doré ; moi, gisant à terre pêle-mêle avec un cheval de bois brisé, quelques soldats de plomb sans tête, et une douzaine de casseroles... Pauvre, pauvre Polichinelle !

Jules me ramassa, et à la vue de la douleur peinte sur mon visage, et qui sans doute défigurait mes traits, à la vue de la vétusté de mes accoutrements, son bon petit cœur se serra. — Pauvre Polichinelle ! me dit-il avec amitié, dans quel triste état te trouvé-je ! Ton rire si joyeux et si franc est effacé de tes lèvres ; tu as perdu les pompons de tes sabots ; le galon de tes habits est à moitié arraché. Pauvre Polichinelle ! répéta-t-il, tu dois bien me mépriser !

Puis, allant décrocher Pantin, il ajouta : Quant à toi, tu es superbe ; ta mine est conquérante ; tu es un vrai lion, comme mon grand cousin Charles, il ne te faut plus que le dahlia à la boutonnière ;

maman en avait hier dans les cheveux; je vais lui en demander un, et je te le donnerai, pour que rien ne manque à ta *lionnerie.*

Après cette courte admiration sur les avantages physiques de Pantin, Jules le posa à mon côté sur une grande chaise, il s'assit sur une petite, et nous tint ce discours : — Mes enfants, demain, jour des Rois, au soir, vous vous présenterez tous les deux à mademoiselle Bouboule pour l'épouser; le grand salon sera paré, illuminé, chauffé à cet effet, et il y aura une *popo dînette* soignée, c'est moi qui vous le dis; mais comme vous ne pouvez l'épouser tous les deux,— cela n'étant pas d'usage à Paris, — vous ferez seulement valoir chacun vos avantages, et mademoiselle Bouboule choisira... J'espère que vous serez sages, et que celui qui sera refusé ne cherchera pas dispute à l'autre, et ne sera pas aussi bête que monsieur Hercule Bontems, qui avait été refusé par ma grande

cousine Henriette, et qui a appelé en duel monsieur Anatole, que ma cousine préférait, — lequel monsieur Anatole a tué, d'un grand coup d'épée dans le ventre, le susdit Hercule Bontems, qui a dû être bien attrapé de se voir mort par-dessus le marché... Vous me promettez de ne pas vous conduire ainsi, n'est-ce pas, mes amis? Du reste, celui que mademoiselle Bouboule refusera pourra, dans la même soirée, choisir une autre épouse parmi les compagnes de Bouboule. Il y a surtout une demoiselle Pimpante qui n'est pas à dédaigner... Il y a aussi mademoiselle Phédorinte, mademoiselle Chipie, mademoiselle Minaudière, toutes demoiselles de bonne maison, et fort bien élevées...

— Jules, Jules, interrompit Marie en entrant étourdiment dans la chambre de son frère, viens donc trouver papa, nous allons faire les billets d'invitation pour la cérémonie de demain au soir; viens... mais viens donc...

— Je te suis, dit Jules, se levant froidement, je faisais une petite morale à mes enfants.

— Est-ce que, comme toi, hier matin, tes enfants avaient fait les gourmands? Est-ce qu'ils s'étaient donné une indigestion de marrons glacés? lui demanda Marie avec une finesse pleine de malice.

— Que les petites filles sont inconséquentes! dit Jules levant les épaules d'un air de mépris, aller parler de cela devant ces enfants!... Allons, viens...

— Allons, viens, dit Marie, car ce ne serait pas non plus d'un bon exemple de nous disputer devant eux.

CHAPITRE IX.

M. Polichinelle rival de M. Pantin.

La famille Delord était encore à table, lorsque les domestiques chargés d'arranger le salon de réception, vinrent nous prendre dans la chambre aux joujoux, Pantin et moi ; ils nous portèrent dans le salon, et nous posèrent sur un canapé ; toutes les bougies étaient allumées, ce qui

faisait un très-bel effet ; un bon feu brûlait dans la cheminée , et notre première occupation, de mon rival et de moi , ce fut de nous examiner de la tête aux pieds.

Il faut que je l'avoue : Pantin était superbe , un vrai *lion* , quoi ! ses bottes cirées à l'anglaise reluisaient comme un miroir , ses gants jaunes étaient d'une fraîcheur remarquable , et le dahlia qui s'épanouissait à la boutonnière de son habit bleu me causa des tourments. — Pour peu qu'elle aime les fleurs, me disais-je, je suis perdu ! — Puis je voyais dans les regards de cet insolent personnage fixés sur mon costume usé , sur mes sabots sans pompons , sur mes mains nues, toute l'assurance d'un triomphe... Déjà quelques mots un peu hasardés s'échangeaient entre nous , lorsqu'en regardant sur un fauteuil en face , je m'aperçus que nous n'étions pas seuls , qu'une troisième personne , entrée sans doute pendant notre examen , nous examinait à son tour ; c'était une

petite pensionnaire portant encore le costume de la maison où elle avait été élevée; elle était très-grasse et paraissait jouir d'une bonne santé ; ça devait être mademoiselle Bouboule dont allait dépendre désormais notre destinée, et cette idée me la fit examiner avec un redoublement d'attention. — Petite et toute grassouillette, toutefois bien prise dans sa grosse taille, son gros visage candide exprimait la bonté, son maintien était modeste et réservé, mais ce qui me prévint tout de suite en sa faveur, ce fut son silence! Depuis près d'une heure que nous étions là, en attendant la fin du dîner; pas une parole ne s'était échappée de sa bouche ; pour une petite fille, et une pensionnaire surtout, c'était rare ; cela me donna de son éducation la plus haute opinion. — Si elle pouvait me choisir, me disais-je, je sens que je serais heureux avec une femme comme cela; d'abord elle ne m'étourdirait pas de son caquet, puis elle n'est

pas coquette... Mais que devins-je, grand Dieu, lorsque je crus m'apercevoir que c'était sur mon rival que ses beaux yeux bleus de faïence se tournaient continuellement ? Dans ce moment, la grande porte du salon s'ouvrit... je me contins.

CHAPITRE X.

M. Polichinelle et M. Pantin demandent Mlle Bouboule en mariage.

Mme Delord *la mère* va s'asseoir dans une grande bergère au coin du feu ; Mme Delord *la jeune* se met dans l'autre ; M. Delord se tient debout en tournant le dos à la cheminée, et se chauffe tantôt un pied, tantôt l'autre ; *le* Capitaine, *le cousin* Charles, *la cousine* Henriette s'asseyent

en rond; JULES se tient debout à côté du fauteuil de sa grand'mère; MARIE est allée s'asseoir sur un tabouret aux pieds de sa mère.

UN DOMESTIQUE
ouvre les deux battants du salon et annonce :

Mademoiselle Émilie de Florence avec mademoiselle Pimpante ; mademoiselle Léonie de Montcove avec mademoiselle Phédorinte ; mademoiselle Eugénie de Canteraine avec mademoiselle Chipie ; mademoiselle Éliza de Rochegune avec mademoiselle Mijaurée ; mademoiselle Nancy de Rochebaron avec mademoiselle Minaudière ; mademoiselle Laure de Grolay avec mademoiselle Finette ; mademoiselle Juliette de Monlieu avec mademoiselle Vermeille.

(A mesure qu'elles entrent, chaque petite fille va s'asseoir avec sa poupée sur ses genoux sur une rangée de tabourets achevant le rond autour du foyer.)

CHAQUE PETITE FILLE
(après avoir salué les grands parents).

Bonsoir, Marie. Où est la fiancée?

MARIE
(allant chercher Bouboule sur le fauteuil où on l'avait laissée jusqu'alors).

La voici, mes petites amies.

ÉMILIE.

Oh! qu'elle est mal mise! Vois donc ma Pimpante.

EUGÉNIE.

Et ma Chipie.

ÉLIZA.

Et ma Mijaurée.

NANCY.

Et ma Minaudière.

LAURE.

Et ma Finette.

HENRIETTE.

Et ma Vermeille.

MARIE
(un peu honteuse du luxe des autres poupées qui écrasent la sienne).

Maman prétend qu'une demoiselle ne doit se faire remarquer que par sa simplicité.

TOUTES LES PETITES FILLES
(avec dépit).

En ce cas-là, mademoiselle Bouboule peut se flatter d'être remarquable.

M. DELORD
(venant me prendre pendant que Jules se saisit de M. Pantin).

Marie, avertis Bouboule que nous allons commencer la présentation.

MARIE
(à sa poupée).

Tenez-vous droite, mademoiselle, et levez les yeux.

CHAPITRE IV.

Installation de Polichinelle chez son nouveau maître.

Hélas ! il faut que je l'avoue, l'amour-propre humain est souvent mis à de rudes épreuves.—Le premier mot que j'entendis dire, en entrant dans le salon de M. Delord, par M. Delord lui-même, fut celui-ci : — Quelle saleté apportes-tu donc là, Jules?

MOI.

Mademoiselle, je suis Polichinelle, et je viens ici pour vous demander en mariage.

PANTIN
(en même temps).

Mademoiselle, je suis Pantin, et je viens aussi vous demander en mariage.

BOUBOULE.

Parlez chacun à votre tour, si vous voulez que je vous entende.

MOI.

Mes qualités physiques sont assez apparentes, et je peux me vanter que Dieu n'a refusé l'étoffe ni à mon nez, ni à mon dos, ni à mon estomac; je suis bossu, mais bossu à désespérer un bossu : je n'en ai point qu'une, comme la plupart de mes confrères qui ne le sont que par devant ou par derrière... j'en ai deux... deux énormes, une par devant, voyez... et une par der-

rière, voyez encore... Mon teint est frais et rouge, mes yeux sont ronds et très à fleur de tête... ma bouche est tellement fendue que je peux sans effort me dire des petits secrets dans le creux de l'oreille; quant à mon menton, une tendre sympathie le rapproche de mon nez, qui ne fait pas mine de s'en éloigner comme vous pouvez en juger par la petite distance qui les sépare; ma main est mignonne comme la vôtre, mademoiselle; mon pied est petit comme celui d'une Chinoise; quant à mes jambes, je ne les cache pas dans des bottes; j'ai la faiblesse, car il faut bien l'avouer, d'aimer à les montrer; c'est pour ça que je suis toujours en culotte courte...

PANTIN.

L'étoffe a été ménagée, je l'avoue, dans mon être, et je n'ai point, comme mon rival, une douzaine de bosses plus ou moins à vous montrer.

BOUBOULE
(les yeux baissés).

Je tiens peu aux bosses.

PANTIN
(enhardi par cette parole).

Je suis élancé, mince, fluet; je saute toujours.

MOI
(indigné).

Je suis grave, sérieux et mélancolique.

PANTIN
(avec une cabriole).

Je suis la fleur des pois, je suis un élégant, un dandy, un fashionable; je suis un lion, un vrai lion de la loge infernale de l'Opéra, je ne pense qu'à ma toilette, et je donne gratis la mode à tous les *lions* du Café de Paris.

MOI
(modestement).

Je suis un philosophe qui ne s'occupe

que de science, et j'en vends à ceux qui en désirent.

PANTIN

(avec suffisance et en me toisant).

Je suis beau... mais je suis jeune.

MOI

(m'animant).

Je suis laid, mais je suis vieux, et mon éternité n'a, grâce à Dieu, été contestée par personne; mon masque a été trouvé saisissant de ressemblance dans les fouilles de l'Égypte; les vases étrusques qu'on a ramassés dans les ruines d'Herculanum, étaient presque tous ornés de mon portrait; on a retrouvé le berceau de Jupiter, on n'a jamais retrouvé mon berceau; je n'en ai pas eu; je suis venu au monde grand et savant comme aujourd'hui. — Belle Bouboule, refuserez-vous un mari d'un des siècles les plus reculés?

BOUBOULE
(avec bonhomie).

En fait de mari, j'en aimerais autant un de ce siècle-ci... Si c'était une curiosité... ou une chinoiserie, comme il y en a sur l'étagère de la maman à ma maman Marie... je ne dis pas...

PANTIN
(faisant un entrechat).

Et moi, belle Bouboule, que dois-je espérer ?

MOI
(avec feu ; m'apercevant que la dernière réponse de Bouboule avait été soufflée à l'oreille de celle que j'aimais, par la mère de Marie).

Attendez ! on influence la jeune personne... Bouboule, Bouboule, n'écoutez aucun conseil, n'en prenez que de votre cœur... que dois-je espérer.

BOUBOULE
(naïvement).

Un refus... J'aime mieux M. Pantin.

(A ces paroles qui portent le désespoir au fond

de mon cœur, Pantin, l'insipide Pantin se précipite aux genoux de Bouboule; il prend sa blanche main qu'il porte respectueusement à ses lèvres, et se relève en faisant sa cabriole et en chantant :)

La victoire est à moi !

. . . .

(On avance un grand fauteuil sur lequel on pose Bouboule et Pantin, à côté l'un de l'autre; Bouboule baisse les yeux, Pantin me jette des regards narquois et vainqueurs.)

JULES

(m'adressant la parole d'un ton de commisération).

Mon pauvre Polichinelle, c'est ici qu'il faut montrer ton grand cœur; sois au-dessus de ta fortune, console-toi et choisis une femme, si tu le veux, dans le cercle distingué et brillant des jeunes poupées qui t'entourent. Approchez, mesdemoiselles, (s'adressant aux poupées) et venez toutes saluer Polichinelle; son vieil âge avancé autorise cette infraction aux lois de la société. Commencez, Pimpante.

PIMPANTE
(s'avançant vers moi et me saluant).

Je vous aimerai, M. Polichinelle, si vous me donnez beaucoup de belles robes.

MOI
(avec humeur).

Je n'aime pas les coquettes, mademoiselle.

PHÉDORINTE
(imitant Pimpante).

Moi, je vous aimerai, M. Polichinelle, à condition que vous entrerez dans une maison d'orthopédie, et que vous vous ferez renfoncer vos bosses.

MOI
(sans la regarder).

Merci, mademoiselle, je reste comme je suis.

CHIPIE
(passant à son tour devant moi).

Et moi, M. Polichinelle, je vous aime-

rai, si vous laissez pousser votre barbe et changez de costume.

MOI
(entre les dents).

Je n'aime pas les chipies.

MIJAURÉE.

Ah ! M. Polichinelle, qu'il fait chaud ce soir ! Ne me trouvez-vous pas un peu décoiffée... Oh ! ne me regardez pas ainsi avec vos yeux... ça me fait peur ; je vais me trouver mal...

MOI.

Et avec quoi voulez-vous donc que je vous regarde, si ce n'est avec mes yeux... Allez... allez... passez... vous êtes une mijaurée.

MINAUDIÈRE.

(Elle s'avance en minaudant. Arrivée devant moi, elle se regarde à la glace, arrange ses cheveux, fait frissonner ses épaules comme si elle avait froid, ôte son gant, le remet, sourit en mon-

trant ses dents, puis se laisse tomber sur un fauteuil.)

Ah! que je suis fatiguée, je suis horriblement fatiguée, j'ai les nerfs dans un état... Que les personnes nerveuses sont malheureuses! Ne trouvez-vous pas, monsieur Polichinelle?

MOI
(sèchement).

Je ne crois pas aux nerfs, mademoiselle.

FINETTE.

Ah! monsieur Polichinelle, que vous serez heureux avec moi! Je ne suis ni gourmande, ni colère, ni menteuse, ni entêtée, ni curieuse, ni étourdie, ni légère, ni ignorante, ni pédante, ni jalouse, enfin je n'ai aucun défaut.

MOI.

C'en est un que de se croire parfaite, mademoiselle.

VERMEILLE
(rougissant en saluant Polichinelle).

Moi, monsieur Polichinelle, je ne veux pas me marier, j'aime trop maman pour la quitter; mais comme j'estime infiniment votre caractère, nous resterons amis si vous voulez.

MOI.

C'est dommage, mademoiselle Vermeille; vous m'auriez fait oublier mademoiselle Bouboule.

JULES.

A table, à table, pour la popo dînette; les fiançailles vont commencer; et puisque Polichinelle fait tant le difficile, qu'il ne veut pas épouser celles qui veulent de lui, et qu'il ne choisit que celles qui n'en veulent pas, il restera célibataire, ce sera un vieux garçon bon à faire un oncle, voilà tout... A table, à table!

CHAPITRE XI.

Popo dînette des fiançailles.

Les deux battants de la porte de la salle à manger s'ouvrent, et les enfants se précipitent en foule dans cette pièce; mais à peine y ont-ils fait quelques pas qu'ils restent saisis d'admiration. A la lueur d'un grand nombre de quinquets dits *carcel* dont plusieurs sont suspendus au plafond

et d'autres accrochés aux murs, on voit une table magnifiquement servie; entre chaque couvert d'enfant est un couvert de poupée complet, l'assiette, la serviette anglaise, la tasse à thé, le couvert d'argent, avec son couteau et sa petite cuiller, et aussi une timbale d'argent; puis au milieu de la table s'élève un surtout garni de fleurs, et sur lequel sont posés les théières, les carafes de sirops, d'élégants pots de confitures, le sucrier et les pots à crème.

Au parfum délicieux et confortable qui saisit l'odorat, ainsi qu'à la beauté des gâteaux qui entourent ce surtout, on devine tout de suite qu'ils sortent du four de madame Rollet au passage de l'Opéra; ce sont: d'abord aux quatre coins, une tour gothique de *gâteau de Savoie*, en regard de la colonne de la place Vendôme en *nougat;* et un rocher de *baba* en face d'un Napoléon en *brioche;* puis, çà et là, des *viennoises*, des *napolitaines*, des *hollan-*

daises, des *éclairs*, des petites *timbales de macarons*, des *bouchées à la reine*, des *tartines brillantes*, des *biscuits glacés* de toutes les manières, au *rhum*, aux *fruits*, au *chocolat*, des *charlottes russes*, des *charlottes de pommes*, des *duchesses*, des *pains de la Mecque*, des *plumqueck*, et puis encore des pyramides de *petit four*, et puis encore beaucoup d'autres gâteaux, et tant, et tant, que si je voulais les nommer, j'en ferais un livre entier rien que de leurs noms.

A un signal donné par M. Delord on fit asseoir les fiancés l'un à côté de l'autre, au haut bout de la table; Marie se mit à côté de la fiancée pour veiller à ce qu'elle ne mangeât pas trop, sans doute, et qu'elle n'eût pas une indigestion le jour de ses noces; Jules alla s'asseoir à côté du futur, dans le même dessein probablement; puis chaque enfant prit place avec sa poupée à son côté; les grands parents se retirèrent et le repas commença.

Mais au milieu de cette joie générale, de toutes ces bouches qui s'ouvraient pour rire, pour parler, pour vanter la succulence des gâteaux de madame Rollet, et surtout pour les manger, on put remarquer une seule personne triste, silencieuse, et ne prenant aucune part à la fête... c'était moi... moi... pauvre Polichinelle, vaincu par un Pantin!... Grâce aux domestiques attentifs à ce que les enfants ne mangeassent pas trop, et grâce au grand discernement des enfants, qui étaient à tous moments obligés de maintenir la gourmandise des poupées, personne, pas plus les enfants que les poupées, n'eut d'indigestion.

Quant à moi, qui n'avais pas mis un seul *petit four* dans ma bouche, croyant faire beaucoup d'effet... je sortis de table sans avoir produit la plus petite impression sur les assistants.

CHAPITRE XII.

Voyage de Polichinelle.

Le peu d'harmonie qui régna bientôt dans le mariage de Bouboule et de Pantin, me consola de ne pas avoir été choisi pour époux par cette jeune et intéressante poupée; c'étaient des querelles perpétuelles. Bouboule était gourmande et menteuse, Pantin ivrogne et brutal, de

sorte que ces quatre défauts réunis aidant, les deux époux passaient la journée à s'injurier, et finissaient toujours par se battre. Je m'éloignais de ce ménage peu distingué, et recommençais à philosopher dans un coin.

Sur ces entrefaites, il arriva un grand événement dans la famille. Monsieur Delord, marin distingué, avait quitté la marine pour épouser sa femme, Julie de Moncade. Il s'était alors lancé dans les affaires; mais peu au fait du commerce, sa fortune venait de recevoir un échec considérable. Père de deux enfants, avec une femme et une mère habituées à l'aisance, ce brave marin n'hésita pas à reprendre son premier métier. Il sollicita du ministre la permission d'explorer la partie méridionale de la nouvelle Calédonie, à la côte sud de la terre des Arsacides de Surville, et à la terre de la Louisiane de Bougainville. — Non-seulement le ministre lui accorda sa demande, mais il

mit à sa disposition un navire de l'État, *le Jeune Emmanuel,* équipé et gréé pour un voyage de long cours.

Quelques jours avant le départ de M. Delord, Jules, qui avait passé la matinée sombre et soucieux devant tous ses joujoux, sans toucher à un seul ; qui n'avait pas même répondu une seule parole à toutes les gentillesses que sa sœur lui avait faites pour l'arracher à son apathie, Jules quitta soudain la chambre et s'élança, en courant, dans le cabinet de son père.

En compagnie de sa femme et de sa mère, qui toutes les deux pleuraient, M. Delord arrangeait ses papiers. Le silence grave et solennel qui régnait entre ces trois personnes, retint Jules sur le seuil de ce cabinet; chacun, occupé de sa douleur, ne s'était pas aperçu de la présence de cet enfant.

Ce fut donc d'un accent doux et timide qu'il dit : — Papa, je voudrais vous parler.

—Parle, lui répondit son père, sans tourner la tête de son côté.

Jules répliqua, toujours sur le même ton :

—C'est que c'est trop sérieux ce que j'ai à vous dire, papa; il faudrait un peu me regarder et aussi un peu m'encourager.

M. Delord se retourna vers son fils et lui tendit les bras.

—Que veux-tu, mon enfant? lui dit-il avec amitié.

Au lieu de se jeter dans les bras de son père, Jules se mit à genoux et répondit :

—Une chose que je vous supplie de ne pas me refuser,... non... laissez-moi ainsi, papa... car j'y suis décidé... je ne quitterai pas cette position que vous ne m'ayez accordé ma demande... papa, je veux vous suivre dans votre voyage.

—Le roi dit : Nous voulons, répliqua M. Delord avec un sourire triste.

—Et moi, je dis : Je veux, reprit Jules avec fermeté — car vous ne pouvez pas vous en aller tout seul; car il vous faut un de vos enfants avec vous, car je vous connais, papa; loin de nous tous, le chagrin vous prendra et vous mourrez... Emmenez-moi, je vous en prie, je suivrai aussi bien mes études à bord comme à terre... je serai bien sage... j'apprendrai la manœuvre, oh! mon père, mon père chéri, ne me refusez pas.

—Mais, mon enfant, répliqua M. Delord, attendri jusqu'aux larmes et le relevant pour l'asseoir sur ses genoux, songe donc que ce n'est pas un voyage [illegible]ent que je fais, songe que je vais [illegible]s dangers...

[illegible]n de plus, papa; le danger c'est [illegible]eur... quand on est deux... on [illegible] l'un l'autre.

[illegible]x me quitter, mon Jules! s'é[illegible]rd en sanglotant — tu ne [illegible]outer à mes peines.

—Et croyez-vous, maman, que je n'ajoute pas aux miennes en vous quittant? répondit Jules, en pleurant aussi; mais à vous, il vous reste Marie, ma grand'mère,... vous pleurerez toutes les trois ensemble, ça vous consolera, tandis que papa serait tout seul... on ne se console pas tout seul... Ainsi, maman, n'empêchez pas papa de m'emmener; au contraire, priez-le avec moi... Ce pauvre père... quand il sera loin, bien loin sur la mer, il aura besoin de son fils... de son petit Jules.

—Et saperlotte, il a raison, le moutard! s'écria une voix de l'antichambre, et le capitaine Delord parut aussitôt; — il a raison... eh bien! après tout il sera un marin, le mioche, un marin comme son père et comme son oncle, c'est une éducation tout comme une autre... et la plus belle, j'ose me flatter. — Frère, ajouta-t-il en présentant un papier à M. Delord, je viens du ministère, voilà tes lettres qui

te nomment capitaine du *Jeune Emmanuel;* je te prie de m'accorder la place de lieutenant, je pars avec toi.

—Lieutenant, toi, qui es capitaine, mon frère! dit M. Delord, serrant avec émotion la main de son frère.

— Ça ne te regarde pas; je te demande une grâce, accorde ou refuse, mais pas de réflexion, reprit brusquement le marin. — Accordé, n'est-ce pas, moi lieutenant, et le moutard mousse? C'est dit... Quand appareillons-nous ?

. — Nous partons demain pour le Havre, dit M. Delord après avoir lu la lettre du ministre:

— C'est dit. Je vas chercher mon bonnet de nuit, ma lunette et ma boussole, dit le capitaine en sortant.

— Et moi, mes livres, dit Jules.

— Emporte aussi quelques joujoux, mon fils! lui cria son père, et Jules revint à la chambre aux joujoux; il était suivi de Marie.

— Que vas-tu choisir? lui demanda sa sœur.

— Et le pantin donc, dit Jules.

— Je ne demande pas mieux, dit Marie; mais voilà Mme Bouboule qui pleure et qui ne veut pas qu'on emporte son mari.

— Bast, ils ne peuvent pas se sentir, répondit Jules.

— Parce qu'ils se disputent quelquefois, la belle raison! dit Marie; nous nous disputons bien, nous, et certes nous nous aimons bien.

— Alors... dit Jules... jetant ses regards autour de la chambre... alors... qui vais-je emmener?

Si j'avais osé, j'aurais crié : Moi... mais, à défaut de ma bouche, mes yeux parlaient si éloquemment, et puis, le clou auquel j'étais accroché, me faisait tendre les bras et ployer les genoux d'une manière si suppliante et si humble, que Jules, entraîné et vaincu par cette prière muette... répondit à sa sœur qui lui demandait:

— Qui vas-tu emporter?

— Mon polichinelle!

Et me décrochant, il m'amarra avec ses livres.

Je passe les adieux du père, du fils et de l'oncle avec les deux dames et Marie, adieux auxquels je n'assistais pas, enfermé que j'étais au fond d'une boîte.

Lorsque je revis le jour, j'étais en pleine mer, loin des côtes de France. Nous étions alors au mois de mai 1839.

CHAPITRE XIII.

Naufrage sur un banc de corail.

D'abord ce voyage se montra sous les plus heureux auspices ; le capitaine Delord ne se repentait pas d'avoir mené avec lui ni son frère, ni surtout son fils ; quant à ce dernier, plusieurs fois il s'applaudit de ne m'avoir pas laissé à Paris.

La solitude où nous étions souvent for-

cés de rester tous les deux avait fini par nous habituer l'un à l'autre. — Mon pauvre Polichinelle, me disait-il souvent, que je suis content de t'avoir avec moi! Quant à moi, si je ne lui répondais pas, je n'en pensais pas moins, et l'on nous citait sur *le Jeune Emmanuel*, comme les deux inséparables... Hélas ! loin de Pantin, qui, je le voyais bien maintenant, lui faisait alors de faux rapports sur mon compte; appelant ma tristesse, mauvaise humeur; ma solitude, sauvagerie; ma fermeté de caractère, entêtement; Jules était redevenu bon, sensible, il m'aimait; nous restions des heures entières sur le pont, le soir, au clair de la lune; et ce n'est pas pour me vanter, la vanterie n'a jamais été le défaut des polichinelles de ma race, mais l'équipage était aussi étonné de mes réponses que des demandes de mon jeune ami.

Après avoir quitté la Nouvelle-Zélande, nous fîmes route à l'ouest, puis ayant

pris connaissance de la pointe nord de l'entrée du détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la terre de Van Diémen, nous remontâmes au nord, en suivant la côte de cette grande île presque entièrement bordée de récifs. Parvenus à la fin de juillet au cap du Capricorne, ainsi nommé parce qu'il est placé directement sous le tropique de ce nom, le besoin de refaire notre provision d'eau nous fit engager au milieu d'une multitude d'îles dont la côte était précédée; les dangers se multipliaient à mesure que nous avancions; enfin le vaisseau échoua sur un banc de corail, et à l'eau qui entra avec abondance dans l'intérieur, nous reconnûmes que nous étions perdus.

Avec ce sang-froid qui caractérise un grand capitaine et un grand cœur, le capitaine Delord fit mettre les chaloupes en mer, fit porter des provisions dans toutes, veilla à ce que chaque chaloupe ne contînt pas plus de personnes qu'elles ne pou-

vaient en contenir sans danger de périr, et une fois qu'il eut vu tout son monde embarqué, il se jeta avec son fils, son frère et moi, dans la dernière et la plus petite de toutes les chaloupes; puis, à la grâce de Dieu, chacun s'abandonna au gré des flots.

— Tout le monde est sauvé, dit le capitaine avec un soupir douloureux et regardant son fils avec anxiété.

— Tout le monde, même Polichinelle, répliqua le lieutenant, sans doute pour jeter une ombre de gaieté sur cette scène désastreuse.

— Tiens ! comment Polichinelle se trouve-t-il ici ? demanda, en affectant aussi une gaieté bien éloignée de son âme, le capitaine à son fils.

C'était le cas de dire que chacun faisait contre fortune bon cœur ; Jules avait plus envie de pleurer que de rire; néanmoins, voulant, lui aussi, cacher sa tristesse à son père, il répondit aussi gaiement que le

peu de dissimulation de son caractère lui permettait :

— D'abord, papa, Polichinelle est très-sobre et ne fera pas tort aux provisions... puis, en vérité, je crois qu'il est venu dans le canot tout seul, je ne me rappelle pas l'y avoir porté. — Puis l'enfant m'adressa la même question pour savoir comment je me trouvais au milieu d'eux ; mais, d'honneur, je ne sus que répondre ; je crois cependant, toutefois je n'oserais l'affirmer, car je ne veux pas me faire plus courageux que je ne le suis, je crois que je dus ma conservation à un de ces moments intimes où reposant dans les mains de mon jeune ami, nous nous adressions réciproquement des questions de la plus haute importance pour son âge et la gravité de mon caractère, et que ce fut à ce moment-là que le navire échoua ; au lieu de me lâcher, les mains de Jules se crispèrent à mon corps ; car, je me le rappelle maintenant, je sentis quelques jours en-

core après cet événement, des douleurs dans les reins et le haut des bras...

Il faut qu'on me pardonne de parler un peu de moi; nous autres hommes de lettres, nous ne pouvons pas faire différemment, surtout quand c'est de nous, de mes mémoires historiques qu'il est question; mais je vais m'abandonner un peu, pour vous dire ce que devinrent le capitaine, son frère, son fils, et moi, par la même occasion.

Après avoir erré je ne sais combien de temps sur les flots, tantôt poussé d'un côté, tantôt poussé de l'autre, nous vînmes aborder dans une petite île inconnue de la Nouvelle-Guinée qu'on a baptisée depuis peu de jours du nom de Polichinelle, à ce que m'a affirmé un marin de mes amis qui était de l'expédition du prince de Joinville.

Comme les abords de cette île paraissaient excessivement sauvages, le père de Jules trouva à propos de ne débarquer

qu'avec les plus grandes précautions; le lieutenant se proposa pour aller explorer l'île : on le laissa aller; vers le soir, ne le voyant pas revenir, M. Delord ordonna à son fils de ne pas quitter le canot jusqu'à son retour, et descendit aussi à terre; la nuit vint, et ni l'un ni l'autre ne reparurent. Dire quelles furent les angoisses de Jules et les miennes le long de cette longue nuit qui nous parut éternelle, il faut les avoir éprouvées pour les comprendre; au point du jour, n'y tenant plus, et l'inquiétude l'emportant sur la crainte d'une désobéissance, Jules quitta à son tour le canot, et sauta à terre; je m'étais accroché je ne sais comment par le fer de mon chapeau à la poche de la veste de Jules, de sorte que je sautai avec lui.

Nous marchâmes longtemps, bien longtemps sans rencontrer personne... Enfin, nous aperçûmes un nègre; cette vue ne nous étonna nullement, ayant déjà fait connaissance avec les gens de cette cou-

leur, soit à l'Opéra dans le ballet de Paul et Virginie, soit au Cirque-Olympique dans la Prise de Saint-Domingue, où il y en a beaucoup plus que de blancs, soit encore derrière les voitures, sur les boulevards, aux Champs-Élysées et au bois de Boulogne. Nous allâmes donc à lui sans crainte; mais lui, à notre approche, soit qu'il eût peur, soit que son intention fût mauvaise, comme nous eûmes le temps et l'occasion de le savoir par la suite, il cria : *Couic, couic;* et dans l'instant nous nous trouvâmes environnés de noirs.

Ils étaient tous nus et armés de flèches; au premier mouvement que Jules fit pour s'avancer vers eux, ils prirent une attitude menaçante en dirigeant contre nous la pointe de leurs flèches; la peur fit tomber Jules à genoux, et étendre ses petites mains vers eux; cette action suppliante le sauva d'une mort certaine. Les sauvages s'approchèrent de Jules, et, après l'avoir examiné avec curiosité et en se

faisant des signes entre eux, ils lui jetèrent une corde à nœud coulant autour du corps; et, le forçant ainsi à se relever, ils l'obligèrent à les suivre jusqu'au village.

L'aspect de ce village était aussi triste que celui de la côte: les huttes y étaient construites en terre, ayant des toits plats, faits de perches posées horizontalement, et recouverts aussi en terre.

L'enfant regardait avec terreur ces espèces d'habitations, lorsque celui qui le conduisait s'arrêta devant une plus élevée que les autres, et qui pouvait bien avoir six pieds de hauteur; il y fit entrer Jules qui se trouva aussitôt dans les bras de son père et de son oncle.

CHAPITRE XIV.

Les inconvénients de l'embonpoint.

Le premier mouvement de joie de se retrouver encore ensemble étant passé, Jules apprit ce qui avait empêché son oncle et son père de revenir.

L'oncle, parti le premier, comme on le sait, se promenait sans défiance les mains dans ses poches, dans un pays où il n'aper-

cevait aucun vestige d'habitants, lorsque, passant contre un arbre, il se sentit les bras pris autour du corps par une corde qu'on lui avait lancée et qui le fit tomber. Ainsi pris, on le désarma aisément et on le conduisit dans cette hutte où, à la fin de la journée, il vit arriver son frère pris et désarmé de la même manière.

Cela dit, tous trois se félicitèrent de ce qu'on ne les avait pas séparés, ce qui ne leur présageait rien de mal, croyaient-ils.

Moi seul, pauvre Polichinelle, je savais le sort qui les attendait, et je pleurais sur eux.

Vers le milieu du jour, on leur porta à manger une espèce de pâtée composée de blé de *Guinée* écrasé entre deux pierres, bouilli jusqu'à ce qu'il ait acquis une grande consistance, et mêlé avec du lait de chèvre. Cette nourriture confortable et qu'on leur donna en grande abondance, eut l'air de leur faire plaisir... Les malheureux ! comme ils l'auraient rejetée avec

horreur, s'ils avaient su le motif pour lequel on les gorgeait ainsi.

Aussitôt que ce repas fut fini, soixante sauvages armés de flèches, et dont l'habillement consistait en une chemise de plumes d'autruche, se présentèrent à l'entrée de la hutte, et firent signe aux prisonniers de les suivre.

Ceux-ci obéirent; ils se placèrent au milieu de ces hommes qui se mirent aussitôt en marche.

Le cortége s'avança vers une hutte plus décorée que les autres, c'est-à-dire qu'on avait figuré sur la terre glaise toutes sortes de dessins avec du gazon. C'était le palais du roi Kokoriko, comme j'ai su plus tard que ce roi se nommait. Devant le palais, on avait couvert la terre de peaux de lions et de léopards, et quelques-unes de ces peaux, cousues ensemble et attachées aux arbres, formaient un abri inaccessible aux rayons du soleil. Le cortége s'arrêta devant cette espèce de tente, sous

laquelle étaient accroupis le roi Kokoriko, la reine Kakaraka, avec une douzaine de petits négrillons.

Pendant que le chef de la troupe qui nous conduisait rendait compte sans doute au roi de ce que nous étions, nous pûmes à notre aise examiner Leurs Majestés noires.

Le roi était un grand homme sec et très-barbu, la reine au contraire paraissait jouir d'un embonpoint peu ordinaire; tous les deux avaient des chemises de plumes d'autruche; la reine avait de ces plumes jusque dans les cheveux, tandis que le roi portait sur la sienne un chapeau à trois cornes de lieutenant de vaisssau, que l'oncle de Jules reconnut aussitôt pour le sien, dont on l'avait dépouillé en le faisant prisonnier.

Les petits négrillons étaient tout nus; ils jouaient avec des objets informes que les prisonniers prirent au premier abord pour des boules mal faites, mais que plus

tard ils s'aperçurent avec effroi être des crânes humains. A cette découverte épouvantable, l'oncle et le capitaine pâlirent et se jetèrent un regard d'horreur; Jules seul conservait son sang-froid, et regardait sans crainte tout ce qui se passait autour de lui,

Le roi Kokoriko et la reine Kakaraka se levèrent et s'approchèrent des prisonniers; puis tous deux, en se faisant des signes d'intelligence, se mirent à tourner autour de ces malheureux en les examinant avec complaisance, et, dans leurs yeux cruels et étincelants de gourmandise, à la manière dont ils portaient leurs doigts réunis à leurs grosses lèvres, et au mouvement de mastication que leurs dents faisaient retentir, les deux frères Delord lisaient si clairement : *Oh! qu'ils sont gras, quel plaisir de les manger, quel bon repas nous allons faire!* qu'un froid glacial leur parcourut le corps, et que tous deux, prenant Jules dans leurs bras, l'embrassèrent en fon-

dant en larmes. — Mais ce fut en vain que l'enfant s'informa du sujet de leur douleur ; aucun ne voulut alarmer son jeune âge d'une crainte qui pouvait peut-être ne pas se réaliser, mais que tout justifiait, hélas ! depuis un moment.

Quand le roi noir et la reine noire les eurent assez vus, admirés et convoités de cet œil qui convoite un bon pot de confitures, on ramena les prisonniers dans leur hutte où on leur servit encore une pâtée énorme de farine de blé de Guinée, pétri, bouilli et mêlé avec du lait de chèvre ; mais cette fois, excepté Jules, aucun des autres prisonniers ne toucha à ce mets dont la propriété est d'engraisser vite et bien les personnes qui en font usage.



CHAPITRE XV.

La broche tourne.

Excepté encore Jules, qui dormit d'un très-bon sommeil, nous trois, les deux frères Delord et moi, nous passâmes une nuit affreuse, et d'autant plus affreuse que nous n'osions nous communiquer ni nos angoisses, ni les moyens d'échapper au sort affreux qui nous menaçait, dans

la crainte que Jules ne se réveillât et ne prît part à nos douleurs amères.

Le son d'un instrument criard que nous entendîmes à la pointe du jour nous fit présumer que c'était notre mort qui se préparait. Avec ce courage que tout chrétien doit avoir à ce moment terrible et solennel, les deux frères Delord, d'un commun accord, se mirent à genoux et offrirent leur âme à Dieu; Jules, qui se réveilla à ce moment-là, voyant ses parents en prière, se joignit à eux.

— Mon fils, dit le capitaine à Jules, il faut s'attendre à tout.

— Mon Dieu! papa, votre air me fait peur, dit Jules tout pâle... allons-nous donc mourir?... mourir, sans revoir ma mère... ma sœur Marie... Oh! non; papa, nous ne mourrons pas; pourquoi voulez-vous que ces sauvages nous tuent, nous ne leur avons jamais fait de mal!

—Espérons et prions, lui dit son oncle pour toute réponse.

Dans ce moment, on leur apporta à déjeuner, toujours la même pâtée; et quand les nègres virent que les prisonniers n'avaient pas touché à celle de la veille, un air de mécontentement anima leurs traits; ils insistèrent pour qu'on mangeât devant eux celle qu'ils apportaient; ce que les prisonniers firent, crainte de mauvais traitements; puis le repas fini, on leur fit signe de sortir de leur case.

Cette fois-ci le cortége ne prit pas la route du palais, mais celle d'une plaine, dans laquelle plusieurs tentes en peaux de bêtes étaient dressées. En tête du cortége marchaient les joueurs d'instruments, qui consistaient en une flûte de roseau et un tambourin couvert d'une peau de chèvre : ces deux sons réunis formaient une musique plus que discordante. Cinquante nègres armés venaient ensuite, puis les trois prisonniers attachés tous les trois ensemble par une corde; cinquante autres nègres armés marchaient par derrière.

L'espace laissé entre les tentes était très-large; au beau milieu, un feu s'élevait jetant au loin ses flammes rougeâtres, et devant ce feu une broche se trouvait préparée; le roi et la reine étaient assis auprès de la broche; on devinait qu'ils ne chargeaient personne de l'emploi important de la tourner, et qu'ils ne s'en rapportaient qu'à eux de cette fonction qui sans doute leur paraissait des plus agréables.

A la vue des prisonniers, la joie de leurs majestés noires éclata de mille manières différentes, d'abord en frappant leurs mains l'une dans l'autre, puis en dansant et en faisant des gestes grotesques, puis, en dernière analyse, en jetant beaucoup de bois au feu.

Les contorsions finies, la reine, avec un air de gourmandise charmant, s'approcha des prisonniers et commença à les examiner comme la veille.

—Eh bien? eut l'air de lui demander le roi.

On aurait pu traduire le regard de la reine par ces mots : — « Nous faisons bien de les manger aujourd'hui, car ils commencent à maigrir. »

Sur ces entrefaites, et comme il paraît que nous ne devions pas faire seuls les frais du festin, on commença à préparer leur mets favori, composé, comme celui dont on nous avait nourris jusqu'alors, de farine de blé de Guinée, écrasé, pétri, bouilli et mêlé avec du lait de chèvre. Ce plat fait, la reine fit signe à un nègre de lui amener Jules.

A ce signal, l'enfant, qui avait vu une broche, et qui, ayant beau regarder de tous côtés, ne voyant personne pour rôtir que lui, son père et son oncle, commença à pressentir le sort affreux qui les menaçait. Il s'élança au cou de son père, et, voyant ce malheureux père presque privé de sentiment, au lieu de se plaindre, il chercha à le consoler. — Papa, lui dit-il, tu m'as lu souvent la vie des martyrs... j'aurai du

courage comme eux, sois tranquille... mais toi...

La reine, qui s'était approchée pendant ce dernier adieu, et sur le visage de laquelle on lisait plus d'étonnement que d'émotion, au lieu de prendre Jules comme celui-ci s'y attendait, lui montra seulement du doigt un objet accroché à la poche de sa veste.

C'était moi.

CHAPITRE XVI.

Polichinelle sauve de la broche les prisonniers qui allaient être embrochés.

Après un moment de silence pendant lequel Jules cherchait à comprendre ce que lui voulait la reine, il finit par remarquer la direction de son doigt; avec une résignation pleine d'une religieuse douleur, il me décrocha de sa poche, et

me présenta à la reine; celle-ci me regardait sans oser me prendre.

Par un de ces instincts auxquels on obéit sans les comprendre et qui viennent sans doute de la grâce de Dieu, Jules tira le fil qui faisait mouvoir mes jambes et mes bras; aussitôt, et au grand étonnement des deux frères Delord et de Jules, le roi, la reine et tous les sauvages se précipitèrent aux pieds de Jules en pleurant et en lui faisant signe de leur pardonner d'avoir voulu les mettre à la broche; puis, pour mieux prouver leur repentir, quelques-uns se précipitèrent sur le feu, le dispersèrent, l'éteignirent et mirent la broche en pièces.

Ce mouvement fut si prompt, que les prisonniers ne savaient s'ils veillaient ou s'ils dormaient; toutefois, et avec cette présence d'esprit qui n'abandonne jamais l'homme supérieur, le capitaine comprit sur-le-champ que les sauvages me prenaient pour un dieu. — Nous sommes sauvés, nous sommes sauvés, dit-il à son

frère qui , la tète cachée dans ses mains , n'avait rien vu de toute cette scène... Jules, Jules , ne quitte pas ton Polichinelle.

—Oh ! prenez-le, mon père, dit Jules étourdi de tout ce monde qui le suppliait; prenez-le, qu'il vous sauve aussi.

— Fais ce que je te dis, lui dit son père avec vivacité , — sèche tes larmes... tourne ton visage vers ce peuple... lève Polichinelle assez haut pour qu'ils puissent tous le voir... et maintenant tire le fil du bras droit seulement . et fais signe qu'il pardonne. — Bien.

Alors ce fut une joie universelle, partagée cette fois par les prisonniers. Le roi et la reine se relevèrent les premiers , le peuple les imita; dans l'instant, on fit un faisceau de branches d'arbres, on y plaça dessus Jules et moi; M. Delord et son frère marchèrent à nos côtés, et on nous porta en triomphe jusqu'à la case du roi, où on nous installa.

Notre premier devoir, quand nous fû-

mes seuls, fut de nous jeter tous à genoux et de remercier Dieu en pleurant.

— Mon Dieu! disait Jules, et dire que c'est mon Polichinelle qui nous a sauvés! ce pauvre Polichinelle, dont cet homme m'avait fait cadeau pour les deux napoléons que je lui avais donnés afin qu'il allât chercher la bénédiction de son père mourant! Tenez, papa, rien ne m'ôtera de l'idée que son père mourant nous a bénis, et que c'est cette bénédiction qui nous porte bonheur aujourd'hui.

— Oui, lui dit son père dont les larmes retenues jusqu'alors tombaient avec abondance et mouillaient les cheveux blonds de son fils... Oui; et ce qui me porte bonheur à moi, c'est d'avoir un enfant comme toi. Tu as raison, Jules, et tu dois être bien heureux: la première bonne action que tu as faite, et dont un si touchant motif était l'auteur, cette action sauve ton père, ton oncle et toi... cette action conserve à ma mère ses trois enfants et à la tienne un

époux et un fils... Dieu est grand, mon fils, les voies de la Providence sont cachées... mais, tu le vois, fais toujours le bien, advienne que pourra.

Ce premier moment d'effusion fut bientôt interrompu par une foule de sauvages en masse qui voulaient me voir, m'adorer, et qui tous me portaient des présents. Qui, de l'ivoire; qui, de la poudre d'or; qui, de la gomme ; qui, des plumes d'autruche; qui, des peaux de chèvre, de bouc; d'autres des écailles, quelques-uns des perles d'une grosseur prodigieuse. Pour la première fois, car il faut que je l'avoue, j'étais trop inquiet pour l'avoir vu plus tôt, je remarquai que les naturels de cette île étaient grands et vigoureux, qu'ils se graissaient tout le corps pour se rendre la peau douce et luisante; mais comme, à ce qu'il paraissait, leur graisse n'était pas toujours fraîche, il résultait de là une odeur peu agréable à l'odorat délicat d'un Parisien. Les deux sexes se font des inci-

ı figure, à la poitrine et aux bras, npréguent d'une couleur rouge. ›uleur, ressortant sur leur peau leur fait une parure qui, à voir ; satisfaction avec lequel ils la re- :nt, doit être une élégance du pays. ırs femmes portaient des anneaux ıx doigts des pieds et des mains, et erles très-grosses passées à leurs es, à leurs narines et à leurs lèvres; ›erles, se choquant entre elles quand ›ersonnes parlaient ou se remuaient, ıisaient assez ressembler à un pavillon ıois.

›ientôt on nous apporta à dîner, et un ıeux dîner, on pouvait dire. D'abord › œufs d'autruche à la coque et des issons rouges bouillis, puis des côte- ıtes d'éléphant sur le gril, une chèvre ›tie avec la peau et les cornes; et pour essert, des ananas et des cocos.

Comme, après le dîner, ces braves gens ıous laissèrent seuls, nous tînmes conseil

sur ce que nous avions à faire. Nous en aller, pas autre chose; c'était notre seul but; mais comment et avec quoi? A cause de moi, Jules était le plus influent des trois auprès des sauvages; il fut convenu qu'il leur parlerait. Nous attendîmes le lendemain avec impatience.



CHAPITRE XVII.

La bosse du ventre de Polichinelle.

Avec une sagacité rare pour son âge, Jules exprima au roi noir notre désir de nous en retourner chez nous.

—Partez, lui répondit le roi, avec des signes non équivoques; mais nous gardons Polichinelle.

Me garder, moi! En comprenant ces

terribles paroles, je tombai mort inanimé, dans les bras de Jules, qui, devinant mon système de défense, coupa adroitement tous les fils qui me faisaient agir. J'étais donc mort, bien mort à leurs propres yeux. Jules m'étala inanimé devant eux.

Les cris que poussèrent alors le roi, la reine et toute la cour noire m'auraient sans nul doute rappelé à la vie, si j'avais été réellement mort.

—Vous le voyez, leur dit Jules, qui, me devant sa vie, celle de son père et celle de son oncle, n'était pas assez ingrat pour m'abandonner dans ce pays de sauvages anthropophages, c'est l'air de votre pays, et peut-être aussi la nourriture qui est contraire au tempérament de M. Polichinelle... Cet être extraordinaire qui vivait depuis des siècles,... il n'a fallu que vingt-quatre heures à votre climat pour le tuer... Laissez-nous partir avec lui, je vous en conjure.

—Non, faisait le roi.

—Non, faisait la reine; et allant chercher une tonne de poudre d'or, elle nous fit comprendre, car vous devinez, mes enfants, que toute cette conversation se passait en signes, elle nous fit comprendre, dis-je, qu'elle m'enterrerait là dedans.

—Partageons le différent, dit Jules, prenez un morceau de Polichinelle, et permettez-moi d'enterrer le reste dans cette poudre dorée que j'emporterai avec moi.

Cette proposition charma la reine, le roi et leur suite noire; quant à moi, je frémissais; il n'y avait qu'une seule partie de mon individu qu'on pouvait me couper sans danger, convaincu que j'étais, qu'à force de manger je la ferais repousser; c'était la bosse de mon ventre! Ce fut celle-là aussi que demanda la reine, avec d'autant plus de raison qu'elle avait quelque analogie avec celle qu'elle portait aussi au même endroit. — On la lui

accorda, et la bonne grosse noire reconnaissante, donna en place, non-seulement la tonne de poudre d'or pour enterrer mes restes, et les emporter, mais encore ses plus belles perles qui emplirent une seconde tonne.

Que vous dirais-je de plus, mes petits amis? Vous devinez le reste; nous nous embarquâmes le même jour dans notre chaloupe qu'on emplit de provisions, et, vers le milieu de la journée, lorsque nous fûmes en pleine mer, nous rencontrâmes un navire, qui heureusement venait en France; il nous reçut à son bord, et, depuis deux mois seulement, Jules pressé dans les bras de sa mère, de sa grand'-mère et de sa sœur, les entend matin et soir bénir le bon Dieu de ce qu'il leur a donné un enfant avec un aussi bon cœur, ce qui le rend bien heureux, je vous assure, d'autant qu'il a encore eu la satisfaction de voir qu'avec la poudre d'or et les perles de Leurs Majestés noires, son

père avait entièrement rétabli sa fortune.

Depuis deux mois aussi, j'ai revu Bouboule!... Mais quel changement affreux une demi-année peut produire sur cet être fragile appelé femme! Bouboule n'est plus reconnaissable : elle a vieilli et maigri, ses cheveux sont tombés, ses belles couleurs sont flétries, une attaque de paralysie a paralysé ses deux jambes dont on dirait que les ressorts sont cassés; et de plus, son mari la bat,... seulement quand il est saoul, c'est vrai; mais comme il l'est quotidiennement tous les jours depuis le matin jusqu'au soir, cette pauvre Bouboule est continuellement battue; quant à ses amies, mesdemoiselles Pimpante, Phédorinte, Chipie, Mijaurée, Minaudière, Finette et Vermeille, ces jeunes poupées que vous vous rappelez sans doute, mes chers enfants et petits amis, elles sont encore à marier, ce dont vous pouvez donner avis, si vous voulez, aux pantins, arlequins, bergers, poupards, pous-

sahs et autres marionnettes de votre connaissance.

Maintenant, revenons à moi. J'ai quitté la famille Delord... j'ai quitté Jules... Par pitié, ne criez pas au meurtre avant de m'avoir entendu... écoutez-moi avec un peu de patience...

L'autre soir, après un grand dîner où je m'étais donné une bosse, comme on dit, ce qui avait merveilleusement réparé celle que j'avais, laissée à l'île noire, j'allai en compagnie de Jules faire un tour aux Champs-Élysées, lorsque nous nous trouvâmes nez à nez avec mon ancien maître Gaboulard; un cri de joie échappa en même temps à nos deux bouches, et nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre; puis on causa.

Jules raconta de quel secours je lui avais été ainsi qu'à son père et à son oncle, et comment, avec un de mes gestes rapides et saccadés, je les avais sauvés de la broche. A ce récit qui aurait dû exciter

l'admiration de monsieur Gaboulard, nous le vîmes soudain fondre en larmes.

Avec cet accent naïf et sensible que vous connaissez à Jules, il s'informa du sujet de cette douleur si inexplicable.

Hélas! répondit Gaboulard, ce que vous me dites là me nâvre l'âme.

— Êtes-vous donc si désolé de ce que nous n'avons pas été rôtis et mangés par ces anthropophages? lui demanda Jules, dont la sensibilité fit place à un mouvement de dépit.

— Vous n'y êtes pas, monsieur, je n'ai pas le cœur aussi noir que mon visage, lui dit Gaboulard; écoutez : grâce à vos bienfaits, j'arrivai assez à temps pour voir mon pauvre père, l'embrasser et recevoir sa bénédiction; il mourut tout de suite après, me laissant ce qu'il possédait, c'est-à-dire *rien!* Aussi pauvre qu'avant, je revins à Paris, animé d'un seul désir; je travaille nuit et jour pour l'accomplissement de ce désir, et lorsque, par mes

économies, je me suis mis à même de me le procurer, votre histoire arrive qui éteint toutes mes espérances... car, sachez qu'en vous donnant Polichinelle, je vous avais donné mon unique bien, mon seul ami, ma vie enfin; je vous avais donné tout mon bonheur, toute ma joie et toutes mes espérances... et j'avais, sou à sou, ramassé deux louis, et je vous cherchais, ces deux louis à la main, ajouta Gaboulard en tirant effectivement deux louis de sa poche et les présentant à Jules, pour vous dire : Voici votre don, rendez-moi mon Polichinelle... Mais, après ce que cet intéressant bipède a fait pour vous, comment voulez-vous que j'aie le cœur de vous le demander... Il ne me reste plus qu'à mourir, monsieur Jules... Polichinelle était mon gagne-pain, et sans pain on ne peut vivre, vous le savez. — Que le bon Dieu me préserve de vous refuser Polichinelle, monsieur Gaboulard, répondit Jules ému; je m'en séparerai avec

peine, c'est vrai... mais je ne veux pas votre mort... le voici... je vous le rends.

Et Jules, après m'avoir baigné de ses larmes, me mit dans les bras de Gaboulard, qui voulut à son tour rendre les deux louis à Jules... Le noble enfant les refusa.— Gardez, lui dit-il, gardez tout; permettez-moi seulement d'aller de temps en temps revoir mon ami Polichinelle, causer avec lui, et jouir surtout de son charmant spectacle en plein vent, et de ses lazzi si délicieux.

Ainsi que Jules, mes chers petits amis, vous pouvez aussi venir me voir, depuis que le soleil se lève jusque bien après qu'il soit couché, et vous me trouverez toujours aux Champs-Élysées, tuant le cabaretier, rossant sa femme, le commissaire, étranglant le bourreau, le gendarme, et, à mon tour, emporté au fin fond des enfers par le diable. Ça n'est pas cher, ça ne coûte qu'un sou, et on ne paie que lorsqu'on est content.

POLICHINELLE.

Voici les Mémoires de M. Polichinelle, mes chers enfants; je ne vous assure pas qu'ils soient précisément authentiques, et que leur vérité ne puisse être un peu contestée par des gens qui font métier de tout contester; mais je puis vous affirmer les avoir ouï conter à de vieilles gens qui les tenaient de plus vieux encore; possible que le fait soit faux, possible aussi qu'il soit vrai; je vous le donne tel qu'on me l'a donné; et ne sera point damné, je vous le jure, ni fouetté, ni mis en pénitence, ni en retenue, ni puni de pensum celui qui ne le croira qu'à demi, voire même celui qui ne le croirait pas du tout.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.





